

Le magazine de l'amitié entre les peuples

Différences

Couples mixtes :

**QUEL PRENOM
POUR BEBE?**

**ENFERMÉS UNE SEMAINE
AVEC DES RACISTES**

ISSN 0247-9096

Novembre 84 - n° 39 - 15 F
MENSUEL M 1430 - 39 - 15 F

France
Loisirs 
LE PLUS GRAND
CLUB DE LIVRES

**1 foyer sur 5
est déjà adhérent
à France Loisirs**

- un catalogue trimestriel gratuit
- plus de 400 livres reliés, des disques, des jeux
- des prix exceptionnels
- des achats « à la carte » par correspondance ou dans nos 187 librairies et boutiques près de chez vous

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, ÉCRIRE A :
FRANCE LOISIRS - SERVICE 1000 - 75759 PARIS CEDEX 15

billevesée..

DIFFUSION **scarlou**

VENTE EXCLUSIVE AUX PROFESSIONNELS

prêt à porter

35, rue des petits carreaux

75002 paris • ☎ 233.48.36

Différences

Magazine créé par le MRAP
(Mouvement contre le
racisme et pour l'amitié
entre les peuples), édité par
la Société des éditions
Différences.

89, rue Oberkampf
75011 PARIS
Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA
PUBLICATION
Albert Lévy

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Culture :
Daniel Chaput

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :

Dolorès ALOIA, Julien BOAZ,
Saïda CHARFEDDINE, Jean-Pierre
FRIEDMAN, Jean-Pierre GARCIA,
Fausto GIUDICE, Catherine HEL-
BERT, Mariette HUBERT, Pauline
JACOB, Stéphane JAKIN, Annie
LAURAN, Sonia JIMENEZ, Pierre
LEJEUNE, Robert PAC, Jean-
Jacques PIKON, Olivier RANSON,
Alain RAUCHVARGER, Jérôme
RICHARD, Yves THORAVAL.

ABONNEMENTS

1 an : 160 F ; 1 an à l'étranger :
190 F ; 6 mois : 90 F.

Etudiants et chômeurs, 1 an : 140 F,
6 mois : 80 F (joindre une photocopie
de la carte d'étudiant ou de la carte de
pointage).

Soutien : 200 F ;

Abonnement d'honneur : 1 000 F.

Vente à l'étranger : Algérie 14 dinars,
Belgique 140 FB, Canada 3 dollars.

Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ

AU JOURNAL

Photocomposition - photogravure
impression : C.P. Paris

Commission paritaire n° 63634,
ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 3187

PHOTO COUVERTURE :
Abdelhak Senna

SOMMAIRE

NOVEMBRE

POINT CHAUD **6**

Déportations massives au Mexique

Traqués par l'armée guatémaltèque, les Mayas fuient au Mexique, où l'armée les déplace à son gré.

Sonia JIMENEZ, Pierre LEJEUNE

ACTUEL **10**

Poilus et bronzés

En ces jours de commémoration, une pensée pour les Algériens morts pour la France.

Fausto GIUDICE

PRÉJUGÉS **12**

« Les HLM, il n'y en a que pour eux »

Notre enquête à Aubervilliers fait le point.

Mariette HUBERT

GROS PLAN **14**

Quel prénom pour bébé ?

Les enfants du mélange ont souvent le prénom entre deux chaises.

Saïda CHARFEDDINE

RENCONTRE **16**

Lorris shoote et gagne

L'histoire d'un tournoi de foot.

Jérôme RICHARD

DOSSIER **18**

La terre de la grande promesse

Qu'en est-il du Brésil, pays dont on vante partout l'interculturalité heureuse ?

Véronique MORTAIGNE

CULTURES **25**

Suivez notre regard

C'est le mois de la photo, Différences vous en offre quatre pages.

RÉFLEXION **35**

Huis-clos sous la neige.

Un sociologue a eu l'idée d'enfermer pendant une semaine dans un chalet suisse des Blancs racistes, des Noirs et des Arabes.

Jean-Pierre FRIEDMAN

HISTOIRE **36**

Diderot contre le colonialisme

Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, on voit de vieux Tahitiens prédire les horreurs de l'impérialisme.

Catherine HELBERT

HUMEUR **41**

Un dessinateur mis en cause par un journal d'extrême-droite, lui répond en bandes dessinées dans Différences.

Olivier RANSON

Et toujours...

Le mois, les flashes, la parole à, le courrier, les petites annonces et l'agenda.

Faites trois heureux

Deux de vos amis, que vous abonnez à Différences au prix exceptionnel de 260 F, soit 60 F d'économie sur le prix de deux abonnements, et vous-même qui recevrez EN CADEAU le superbe calendrier annoncé en dernière page, d'une valeur de 35 F.

J'abonne M _____

adresse : _____

code postal : _____ commune : _____

et M _____

adresse : _____

code postal : _____ commune : _____

Je recevrai le calendrier 1985 de l'amitié entre les peuples

Comment, vous n'êtes pas vous-même abonné ?

Vite, je m'abonne à Différences

Nom : _____ Prénom : _____

adresse : _____

code postal : _____ commune : _____

profession : _____

160F (1 an) 90F (6 mois) 200F (soutien)

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à Différences, service abonnements, 89, rue Oberkampf, 75011 PARIS
Abonnement 1 an étranger : 180 F. Etudiant et chômeur 140 F.



CHERS LECTEURS

- GENCES

■ L'histoire ne se répète pas, dit-on. En tout cas, en ce moment, elle rime. Voici ce que nous avons relevé ce mois-ci :

Négligences : voici plusieurs conseils des Ministres qu'on nous promet qu'au prochain sera adopté un projet de loi qui étendra le champ d'application de la loi de 1972 contre le racisme.

Divergences : Pierre Bas, député RPR, veut que la droite s'accommode de l'extrême droite. Simone Veil ne veut pas, Raymond Barre non plus. Léotard est d'accord, mais pas Chirac.

Résurgences : refleurissent sur les murs les « juifs au four » et autres gracieusetés bien connues. Attention, un racisme en cache toujours, au moins, un autre.

Résurgences (bis) : ceux qui sont heureux que Mitterrand serre la main de Kohl ne veulent pas que Cheysson serre celle de Chadli.

Indigences : on reparle de nouveaux pauvres. On ferait peut-être bien de regarder pourquoi ils le sont, ça expliquerait peut-être bien des choses.

Indulgences : par deux fois ce mois-ci, des gens qui ont tiré sur des cambrioleurs ont été condamnés, au pire, à des peines légères avec sursis. Toumi Djaidja, convaincu d'un casse dans un supermarché, a pris quinze mois fermes.

On dirait que l'actualité s'amure à écrire, comme jadis les Précieuses dans les salons, des bouts-rimés, ces petits poèmes sur une rime imposée.

Nous ne saurions rester à l'écart de tant de poésie. En voici donc quelques autres.

Exigence : un Gouvernement français se doit de ne pas toucher à un droit universellement reconnu, celui de vivre avec sa famille dans le pays où on travaille. Les restrictions au regroupement familial des immigrés, annoncées récemment, choquent tout le monde, même ses amis.

Convergence (84) : depuis quelques jours sont partis cinq convois de mobylettes, qui roulent, au mélange, pour l'égalité. Ils vont passer près de chez vous. Ne les ratez pas, et, au besoin, poussez à la roue. □

Différences



Faites des heureux Faites des heureux Faites des heureux Faites des



Les Mayas : une cible privilégiée du gouvernement militaire du Guatemala

— La fin des Mayas ? —

Déportations massives au Mexique

C'est le sort réservé aux cent cinquante mille Indiens qui s'y sont réfugiés pour fuir la répression de l'armée guatémaltèque

Le Guatemala, depuis quelques années, subit l'une des dictatures les plus sanglantes de l'histoire du XX^e siècle, dans l'indifférence à peu près générale. Les Indiens mayas de ce pays, du moins ceux qui ont survécu à la conquête espagnole de 1524, où dit-on, les deux tiers de la population indigène fut exterminée, forment une cible privilégiée du gouvernement militaire : il les suspecte, a priori, de soutenir ses opposants. Entre 1954 et 1978, la répression a fait soixante dix mille morts au nom de Dieu, de la démocratie et de la lutte contre le communisme. De 1978 à mars 1982, il y eut treize mille cinq cents morts de plus. Depuis 1981, la résistance s'est faite plus dure dans le nord du pays, aux confins du Mexique, où vivent de nombreux Indiens.

Le 23 mars 1982, un coup d'état militaire amène au pouvoir un triumvirat dirigé par le général Rios Mont. La répression devient plus subtile : les militaires revêtent des vêtements civils pour attaquer les villages ! En juillet 1983, Rios Mont est remplacé par le général Victor Meya.

Pendant toute cette période, la population indigène, toujours suspectée d'appartenir à la guérilla, émigre massivement vers le Mexique, pour échapper à une mort certaine.

Le 30 avril dernier, un raid de militaires guatémaltèques attaque, en territoire mexicain, le camp de réfugiés « Chupadero ». Pour préserver son intégrité territoriale, le gouvernement mexicain décide de transférer les camps à Campeche, dans la presqu'île du Yucatan, plus loin de la frontière. Il octroie en mai le statut de réfugié à quarante-six mille Guatémaltèques, les cent mille autres sont considérés comme « immigrants pour raisons économiques ». La COMAR, (Comité mexicain d'aide aux réfugiés) est chargée du transfert. Fin mai, les habitants du Chupadero refusent de partir à Campeche, où le climat est complètement différent, et qui les éloigne peut-être à jamais de leur pays.

Manger des racines

La COMAR propose alors comme alternative ou le retour au Guatemala ou le transfert à Campeche. Les quatre mille réfugiés du Chupadero se dispersent dans la jungle et se regroupent au lieu dit « La gloire de San Caralampio ». La COMAR interdit l'entrée de toute aide alimentaire dans ce nouveau camp. Sans abri, dans la jungle en pleine saison des pluies, de nombreux réfugiés tombent malades.

Le 27 juin, quatre mille personnes d'un autre camp, Puerto Rico, traversent le fleuve Lacantun sur des pirogues pour se protéger des militaires guatémaltèques qui rodent près de la frontière. En juillet, la marine mexicaine incendie le camp et confisque tous les outils (limes, machettes, etc.) aux réfugiés qui refusent d'être transférés. Les militaires détruisent les pirogues pour interdire tout mouvement, les Indiens n'ont plus que des racines à manger.

Le 6 juillet, deux mille personnes du camp d'Ixcán se réfugient par petits groupes dans la jungle. Des rumeurs sur le déroulement du transfert par bateau commencent à circuler. Au lieu de partir vers le nord, cinq bateaux auraient ramené deux cent cinquante réfugiés vers le Guatemala. Le lendemain, les Indiens parviennent à retenir quelques heures un militaire guatémaltèque, ce qui confirme la coopération des armées mexicaine et guatémaltèque.

Des hangars de tôle

Le 11 juillet, le camp de Chajul est isolé par l'armée. Commence le « cercle de la faim » pour mille huit cents personnes. Pendant ce temps, le transfert forcé continue : le 12, six cents personnes qui n'ont pu être embarquées dans le train de transfert restent sur le quai dans la gare de Palenque. On les héberge dans le gymnase municipal. Le local est si petit que les gens ne peuvent s'asseoir. L'eau est contaminée, l'unique toilette se bouche. Une femme qui vient d'accoucher est laissée à l'hôpital, son mari embarqué de force le lendemain avec les autres. Elle mourra le lendemain, les deux enfants resteront seuls. Cinquante cinq familles retournent au Guatemala, sous la protection de l'ACNUR, ils sont ensuite installés dans des camps où ils subissent un programme de rééducation. On annonce que les personnes qui essaieraient de rentrer seules au pays seraient irrémédiablement abattues. (Voir encadré).

Le 21 juillet, le camp de Pico de Oro est détruit par le feu. Le 29, de nombreux cadavres charriés par le fleuve Lacantun arrivent du Guatemala.

Les réfugiés commencent à les enterrer, mais devant l'ampleur de la tâche, ils finissent par n'arrêter que les membres de leur famille qu'ils reconnaissent et laissent passer les autres. De nouveaux réfugiés arrivent, qui racontent le massacre d'un village dans la jungle.

Début août, la COMAR interrompt le transfert. L'entrée de toute personne étrangère à l'organisme ou à l'armée est interdite dans la zone des nouveaux camps, on

avaient préalablement annoncé que toute aide humanitaire devait passer par eux.

Les transferts sont donc interrompus, l'aide humanitaire aussi. La situation continue à être dramatique, les gens n'ayant plus d'abri en pleine saison des pluies. Les assassinats continuent de se perpétrer dans l'indifférence et le secret. Pour se protéger des tireurs embusqués à la frontière, les Indiens ont renoncé à porter leurs costumes traditionnels, trop facilement identifiables.

Les quarante six mille réfugiés vivant à la frontière ne sont pas les seuls à subir cette situation. Il en est de même pour les cent mille réfugiés

dités économiques qui vivent dans les banlieues du Sud. En situation illégale, ces gens sont honteusement exploités par des Mexicains. Dans la banlieue de Cristobal de Las cases, nous avons rencontré des réfugiés indiens qui gagnaient six cents pesos par semaine et par famille, salaire insuffisant pour nourrir même une seule personne.

« Nos jours sont comptés, dit le livre du conseil maya, en 300 avant J.C., pensez à nous, ne nous effacez pas de vos mémoires, ne nous oubliez pas ». □

Pierre LEJEUNE
Sonia JIMENEZ



Au camp de Benito Suarez, près des lagunes de Montebello : des conditions de vie désastreuses



DES CAMPS MODÈLES

À Guatemala, la situation des 1 200 000 Indiens chassés de leurs terres pour être regroupés au sein de « camps modèles » est tout aussi préoccupante. Ces indigènes, baptisés « réfugiés intérieurs », vivent dans des villages récemment construits par l'armée qui continue à leur fournir l'eau, la nourriture, et le travail, généralement la construction de... casernes. Ils sont soumis à des contrôles d'identité quotidiens, au minimum à l'entrée et à la sortie du camp, où se trouve invariablement une garnison militaire. Il semblerait que dans l'état actuel des choses, tous les Mayas soient condamnés à une vie de réfugiés, même sur leur propres terres. □

Lueur d'espoir

Après la mort de deux grévistes de la faim dans les prisons marocaines, le pouvoir de Rabat assouplit légèrement sa position : le transfert des prisonniers devrait faciliter leur surveillance médicale. (31 août)

Tchao Yilmaz

Les seules images de la Turquie que nous ayons, c'est à lui que nous les devons. Tour à tour acteur, auteur, taulard, exilé, Yilmaz Güney, Palme d'Or au festival de Cannes 1982 (pour *Yol*) vient de mourir à Paris, à l'âge de quarante-sept ans. (9 septembre)

La colère noire

Les émeutes qui éclatent dans les ghettos noirs du sud-est de Johannesburg, font vingt-six morts et plus de trois cents blessés. Déclenchées par la hausse des loyers, ces émeutes marquent le refus par la majorité noire d'un système qui l'exclue. (5 septembre)

Défiant l'interdiction de tout rassemblement, des manifestants noirs s'en prennent aux alliés noirs du pouvoir blanc, deux maires de ghettos. (10 septembre) La première grève légale organisée en Afrique du Sud par un syndicat noir, celui des mineurs, n'est que partiellement suivie, alors qu'un second mouvement, illégal celui-là, éclate dans une mine à l'ouest de Johannesburg, donnant lieu à de violents incidents.

Entre trente mille mineurs, (d'après un porte-parole de la compagnie minière « Anglo-Américain », l'une des deux concernées par l'ordre de grève légale) et quarante mille selon le NUM (Syndicat des mineurs) viennent de débrayer, sur un total de soixante quinze mille employés dans les sept mines du groupe où le NUM est reconnu. (17 septembre)

Sept ou dix morts selon les sources, cinq cents blessés et une situation explosive : tel est le bilan (provisoire) de la première grève légale des mineurs noirs sud-africains. (18 septembre) « Environ neuf cents personnes sont arrêtées dans les villes satellites du triangle de Vaal (sud de Johannesburg), où les violences continuent », déclare le chef des services de sécurité pour le triangle de Vaal, le colonel Louis Sauer.

Les personnes arrêtées, pour la plupart des parents ou amis réunis pour les funérailles des victimes des émeutes, sont détenues pour violence publique, participation à des rassemblements illé-

gaux et détournement de bus. Un porte-parole de la police annonce, à Prétoria que six cent quatre vingt sept personnes de race noire viennent d'être arrêtées. (24 septembre)

La cour suprême de Prétoria, condamne, lors d'un procès à huis-clos, trois Blancs anti-apartheid à des peines de deux à cinq ans de prison en vertu des lois sur la défense et sur la sécurité intérieure. L'un d'entre eux est inculpé pour avoir rendu publiques « des informations militaires délicates », et les deux autres pour possession de publications interdites. (28 septembre)

Conférence nationale

Une fois n'est pas coutume, la perche de la décrispation est tendue par un membre de l'opposition à Laurent Fabius. Pierre Schiele, sénateur centriste du Haut-Rhin et maire de Thann, adresse une lettre au Premier ministre afin que soit organisée « une conférence nationale sur l'immigration ».

Selon lui, cette conférence devrait rassembler « les responsables politiques de tous bords, les associations spécialisées, les responsables des collectivités locales et les pouvoirs publics ». Cette proposition, écrit P. Schiele, serait « susceptible de faire progresser une solution juste, équitable et efficace des graves questions que pose l'immigration en France ». Bref, des Assises nationales ? (11 septembre)

Riposte

Dans un communiqué, le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples) déclare : « Une fois de plus, le sang des Noirs coule en Afrique du Sud. A la jeunesse, à la population des ghettos qui réclament la liberté et la dignité, les dirigeants racistes répondent par les armes. On compte en quelques jours des dizaines de morts et des centaines de blessés. Les prétendues réformes constitutionnelles, qui excluent de toute responsabilité politique les Sud-africains noirs, et ne font que renforcer le régime d'apartheid, sont rejetées par la quasi-totalité du peuple sud-africain qui manifeste à cette occasion la puissance de son unité. L'ONU a condamné le régime d'apartheid comme un crime contre l'humanité. »

En solidarité avec les hommes et les femmes d'Afrique du Sud dressés contre l'oppression raciste, l'AFASPA (Association Française d'Amitié et de Solidarité avec les Peuples d'Afrique),

la Ligue des Droits de l'Homme, le Mouvement Anti-Apartheid, et le MRAP, appellent tous ceux qui sont attachés aux droits de l'homme à se rassembler, place de l'Opéra. (12 septembre)

Le meurtre

Mohamed Benzouaou, premier imam de la grande mosquée de Paris, meurt des suites d'une agression survenue quinze jours plus tôt. « Tué par un fou mystique », disent les policiers. (16 septembre)

L'ambassade de la honte

Au numéro 59, quai d'Orsay, l'immeuble de l'ambassade d'Afrique du Sud avec ses vitres fumées et ses murs en créneaux est toujours aussi imposant. Brusquement, venant d'on ne sait où, des centaines de jeunes, le visage peint en noir, escaladent en silence les murs de l'« ambassade de la honte », et s'installent dans la cour.

Ils sont là à l'appel du Mouvement de la jeunesse communiste pour protester contre les massacres de jeunes Noirs en Afrique du sud. Ils hissent un drapeau de Prétoria maculé de rouge au mât de l'ambassade, et peignent les murs en noir. « Nous sommes ici, parce qu'en Afrique du Sud on assassine des jeunes comme nous » déclare Josiane Voyant, membre du bureau national du MJCF.

« Le racisme est insupportable, et il est insupportable de voir ce pays bafouer les Droits de l'Homme en refusant le droit de vie à vingt-cinq millions de Noirs ». (22 septembre)

Rosh Haschana

Pour la première fois, un rabbin américain célèbre à Berlin-Est l'office religieux pour la fête du nouvel an juif, le Rosh Haschana. La petite communauté juive de Berlin-Est, qui compte environ deux cents membres, n'a plus de rabbin. Le rabbin Ernst Lorge est venu spécialement de Chicago, à l'occasion des grandes cérémonies religieuses. (27 septembre)

La dernière corrida

L'un des plus grands noms de la tauromachie, l'un des plus beaux hommes de l'arène aussi, succombe des suites d'un coup de corne reçu dans une petite ville près de Cordoue. « Calmez-vous, ce n'est rien. J'en ai vu d'autres », disait Paquiri à ses médecins alors qu'il perdait son sang, l'artère fémorale déchirée. (27 septembre)

Les mal-logés

Bonnes intentions et cris d'alarme : le Conseil économique et social rend publique son étude sur « La situation du logement des immigrés en Ile-de-France ». Une situation d'autant plus difficile à cerner qu'on n'arrive même pas à chiffrer les besoins. D'après les estimations du CES, il faudrait, au minimum, 81 000 logements familiaux en région parisienne pour les immigrés, dont 37 500 sont reconnus « prioritaires ». Or le critère « prioritaire » s'applique aux familles qui disposent de moins de 4 m² par personne. A titre d'exemple, le rapport souligne qu'une famille de cinq personnes dans un deux pièces de 40 m² n'est pas prioritaire. Il lui faudrait au moins cinq enfants de plus.

En fait, la probabilité pour les étrangers d'obtenir un logement correct diminue en fonction d'un ensemble de critères qui vont de la nationalité (décisive pour l'attribution d'un logement), aux revenus, en passant par la composition familiale. Un Algérien ou un Marocain, vivant seul, qui a un emploi d'OS, n'a pratiquement aucune chance de se loger à Paris ou en proche banlieue autrement que chez les marchands de sommeil ou dans des logements vétustes. (27 septembre)

Travail gratuit

Le tribunal correctionnel de Besançon condamne à quarante heures de travail gratuit au bénéfice de la communauté un habitant de la ville reconnu coupable d'injures racistes.

Cette condamnation fait suite à un incident survenu il y a quelques semaines. Un piéton avait été légèrement bousculé par la voiture d'un commerçant israélien sortant de son garage. Furieux, il avait injurié l'automobiliste, allant jusqu'à vanter les mérites des camps de concentration. Poursuivi, le piéton purgera sa peine... au musée de Besançon consacré à la Résistance et à la Déportation. (28 septembre)

Flux migratoire

Georgina Dufoix déclare « qu'une des conditions de la réussite de la politique d'insertion des immigrés en France est notre capacité à maîtriser les flux migratoires ». Le ministre des Affaires sociales reçoit dans l'après-midi le Conseil national de la population immigrée, et



Desmond Tutu, Prix Nobel de la paix

plusieurs associations d'immigrés, et précise « qu'elle a cependant deux inquiétudes ». Tout d'abord le « système du diptyque (qui permet de contrôler les entrées des ressortissants des trois pays du Maghreb, en France) dont on peut craindre qu'il n'ait pas bien fonctionné et d'autre part, le problème du regroupement familial ». Le ministre estime sur ce dernier point que certains détournent un peu les procédures « pour s'introduire en France » avant de souligner « qu'insérer quatre millions de personnes est à notre portée, mais nous ne pouvons faire davantage ». Elle indique enfin que les cartes uniques de dix ans (séjour et travail) ne commenceraient à être distribuées qu'en décembre à l'expiration, pour les personnes concernées, de leur titre actuel de séjour et de travail.

Elle se félicite au passage de « la volonté politique commune » de la majorité et de l'opposition qui ont voté le texte instituant cette carte unique à l'unanimité, au printemps. Le conseil des ministres devrait examiner les différents aspects évoqués par Mme Dufoix au cours d'une de ses prochaines réunions. (1 octobre)

Les modalités du retrait

Le porte-parole du gouvernement israélien, Yossi Belin, déclare qu'Israël « ne pose plus comme condition du retrait de ses troupes du Liban un retrait parallèle des troupes syriennes de ce territoire ». Evoquant la position d'Israël concernant les modalités d'un retrait des troupes israéliennes du Liban, telles qu'elles ont été définies par le conseil des ministres israéliens, Yossi Belin précise : « Les seules conditions posées par Israël sont l'obtention d'arrangements de sécurité pour la Galilée ».

Ces arrangements de sécurité peuvent être obtenus par une « combinaison des missions de la force interarmes des Nations Unies au Sud-Liban (FINUL) et de l'armée du Liban-Sud » (ALS, armée et financée par Israël).

« Les Syriens devront s'engager à ne pas bouger des lignes où ils se trouvent actuellement et empêcher que les éléments hostiles à Israël s'attaquent au territoire (nord) d'Israël en passant par leurs lignes », précise le porte-parole. (1^{er} octobre)

En vrac

Le MRAP lance une pétition nationale dénonçant la répression raciste en Afrique du Sud, réclamant la libération de tous les détenus politiques, et l'arrêt de toute collaboration économique, militaire et nucléaire avec Pretoria. De très nombreuses personnalités ont signé (5 octobre) Desmond Tutu, premier évêque anglican noir, secrétaire général du Conseil sud-africain des Eglises, reçoit le Prix Nobel de la paix, vingt-quatre ans après le président de l'ANC (16 octobre, voir photo).

Pour la première fois depuis 1960, la police et l'armée sud-africaines se retrouvent au coude à coude dans une vaste opération de ratisage des quartiers noirs du Triangle du Vaal, ce qui se traduit par des centaines d'arrestations (25 octobre).

Trois émissions successives sur FR 3, réalisées par Tewfik Farès, abordent pour la première fois les problèmes auxquels sont confrontés les immigrés en prison. Titrées « Il est encore loin le printemps », on souhaite les voir

figurer dans les sélections françaises dans les compétitions (28 octobre).

Après l'annonce des mesures gouvernementales, concernant en particulier le ralentissement de fait du regroupement familial pour les immigrés, le MRAP rappelle que « vivre avec son conjoint et ses enfants est un droit inaliénable, universellement reconnu. Les restrictions apportées ne peuvent que favoriser l'arbitraire et aggraver, au plan moral, social, et économique, la situation sociale des familles immigrées (11 octobre).

A Bismarck, dans le Dakota du Nord, Leonard Peltier et ses avocats comparaissent devant le Juge Benson au cours d'une audience. Les avocats ont démontré que le rapport balistique de l'expert du FBI, à l'aide duquel on avait condamné Leonard Peltier, n'était pas crédible et qu'il avait pu lui être inspiré par des personnalités extérieures. On a pu également identifier l'auteur des annotations figurant dans la marge du rapport alors que l'expert et son adjoint affirment ne pas en être les auteurs. (1^{er} octobre).

Novembre, c'est le mois des guerres. Armistice de la Grande Guerre en France, début de la guerre d'indépendance en 1954 en Algérie, déclenchée par les fils de ceux qui sont morts dans les tranchées.

— Monument

POILUS ET BRONZES



11 novembre : pour la soixante sixième fois, la France officielle commémorera la Victoire. Devenue journée des anciens combattants de toutes les guerres, "justes" et "injustes", menées sous le drapeau tricolore, cette date a perdu de son sens au fil des années pour des raisons "biologiques" évidentes. A la lumière des préoccupations de la société française de 1984, une question peut être posée : y aurait-il une Victoire sans les étrangers, coloniaux et indigènes ? La « Kultur » aurait-elle été vaincue sur les fronts occidentaux et des Balkans sans la participation d'un demi-million de soldats et ouvriers africains, asiatiques, océaniques, malgaches et de trente deux mille volontai-

res étrangers, Italiens, Grecs, juifs, Arméniens, et... Allemands ?
1er novembre : Il y a trente ans, l'étincelle de la révolution algérienne était allumée par neuf hommes. L'un d'eux, ancien militaire héroïque de l'armée française pendant la campagne d'Italie, a fini la deuxième guerre mondiale comme adjudant pluri-découré. Son frère aîné était mort des suites de ses blessures de 14-18.

Quel rapport entre le 11 et le 1er novembre ? D'abord celui-ci : « Les fils de nombreux "officiers indigènes" (de 14-18) seront des cadres militaires de l'Armée de libération nationale algérienne puis de l'ANP (Armée nationale populaire). La discrimination dont eux-mêmes ou

leurs pères ont été victimes pèsera sans doute sur leurs choix politiques. Elle survivra à l'indépendance : les pensions des anciens combattants algériens seront bloquées aux taux de 1962 quand celles des Français seront régulièrement revalorisées. En 1973 la République française évaluait la peau d'un ancien combattant français deux fois et demi (le prix de) celle d'un ancien combattant algérien » (1).

35 900 morts

170 000 Algériens furent mobilisés sous l'uniforme de 1914 à 1918. 35 900 furent tués, soit plus du quart des 120 000 hommes environ qui furent jetés sur les fronts. Ajoutés à ces immigrés en uniforme, 80 000 travailleurs

réquisitionnés et environ 40 000 travailleurs migrants "libres" ; on n'est pas loin d'un chiffre impressionnant d'environ 300 000 participants algériens à l'effort de guerre français.

On les trouvait au premier rang de la boucherie, avec les Sénégalais, les Bretons, les Marocains, les Tunisiens, et autres "fils de la France". On les trouvait à l'arrière dans les usines, les chantiers, aux champs, sur les docks et les canaux, dans les usines d'armement, bref, partout. Et très vite, dans les cimetières. La floraison des cimetières musulmans sur la terre de France date de cette époque. D'août à décembre 1914, ils sont six mille cinq cents à tomber sous le feu. C'est

aux morts —



alors seulement que la France découvre les "indigènes". Car on ne parle alors ni d'Algériens ni de Tunisiens ou de Marocains, mais d'indigènes, parfois d'Arabes, souvent de Kabyles ou de Musulmans. C'est alors que la France profonde découvre, ébahie, badaude, curieuse, intriguée, rêveuse, ou "passionnelle" le couscous et le méchoui, la nouba et le thé à la menthe, le café maure et la narguilé.

Les gentils kabyles

Lus en 1984, les documents de cette rencontre sont étonnants. La France métropolitaine, post-dreyfusarde, n'avait eu jusque là que des contacts rares et superficiels avec les Algériens réels. Les confrontations physiques qui avaient eu lieu à la veille de la grande boucherie avaient en fait opposé Kabyles (les "sidis") et grévistes italo-espagnols (à Marseille) ou Kabyles (les "tchouks-tchouks") et grévistes belges-flamands (à Fouquières-les-Lens, où la population, suivant les patrons, avait trouvé les Kabyles nettement plus "gentils" que les Belges...). Les colons, eux, avaient mis la Métropole en garde : l'usine et l'armée étaient des écoles dangereuses pour les indigènes. L'histoire leur donnera raison, au moins sur ce point.

« Relations passionnelles »

Mais le Grand QG réclamait toujours plus de chair fraîche : aux hordes germaniques, on lança en pâte tant les ouvriers juifs polonais, la veille encore syndicalistes révolutionnaires, que les armées noires et, comme on disait alors, les "armées bronzées". Dans les six premiers mois de la guerre, le terrible hiver 14, dans le Nord et dans l'Est, le gel, la faim, la soif firent des ravages chez les "indigènes". Les exactions du commandement contre les récalcitrants, avec leur lot de désertions, insoumissions et autres refus de mourir,

s'ajoutaient à la découverte, fascinée, d'un monde inconnu pour les milliers de jeunes, engagés "volontaires" ("les mercenaires"), puis, dès 1916, les conscrits et enfin les appelés.

L'encadrement policier, les brimades, la répression, la discrimination des Algériens et des Maghrébins dans la société française d'aujourd'hui trouve ses origines dans la Grande Guerre : les obstacles au regroupement familial dressés aujourd'hui par les préfetures et les municipalités apparaissent comme une copie conforme, "retournée", de tout l'appareil bureaucratique mis en place par les autorités militaires, il y a soixante dix ans, pour empêcher les tirailleurs algériens blessés, malades ou permissionnaires de rejoindre leurs familles en Algérie. Cinquante permissions accordées dans la première année de guerre : dérisoire. Les réponses à ces blocages furent multiples : grèves de la faim, passages clandestins, manifs. Tout fut fait par l'armée pour faire passer aux familles françaises l'envie d'héberger des tirailleurs "bronzés". Les mouchards militaires (au premier rang les interprètes) produisaient des rapports hallucinants sur les "relations passionnelles", entre tirailleurs et femmes françaises, dangereuses à tous points de vue, politiques (démoralisation des troupes, subversion musulmane "turcophile"), sociales (dans les villes du Midi, surtout, mais aussi à Paris, les fêtes algéro-françaises populaires, civil(es) et militaires mêlées, troublent l'ordre public) et... sanitaires ("tirailleurs = vérole").

On voit là très clairement comment le racisme est implanté, imposé même, d'en haut. Pas plus que l'immigration il n'est "spontané". Le combattre dans ses formes actuelles, c'est aussi remonter à ses sources. Une manière efficace de "commémorer" la "Victoire".

Fausto GIUDICE

(1) Gilbert Meynier, *L'Algérie révélée*, Droz Genève 1981. L'ouvrage de référence fondamental sur la question abordée ici.

— Logement —

« Des HLM, il n'y en a que pour eux »

Et en plus, ils saliraient tout. Nous sommes allés dans une commune où vivent beaucoup d'immigrés voir comment ça se passait

Ils dégueulassent tout, ils cassent les carreaux, les gamins pissent dans les ascenseurs et font des graffitis sur les murs. Il faut dire que ces gens-là n'ont pas l'habitude du monde moderne. Ils sont sous-développés. On devrait leur apprendre la propreté avant de leur donner un logement » déclamaient une honnête commerçante d'Aubervilliers. Discours classique. Depuis la crise économique qui sévit dans ce pays, les immigrés sont sans cesse placés au banc des accusés. En matière de logement, ils ne sont pas épargnés. Leur situation sociale (famille nombreuse, un seul salaire, le plus souvent celui du père) et l'étrangeté culturelle provoque des remous au sein de la population française qui y voit, là-aussi, une main mise des étrangers sur la France.

Espace restreint

M. Sivy, maire-adjoint et président de l'Office public d'HLM d'Aubervilliers, émet un avis plutôt favorable sur l'émigration dans cette ville : « C'est tout d'abord une expérience historique ; l'immigration a commencé dans cette ville avec le début de l'industrialisation. Et cela continue. Aussi est-il important de pratiquer une véritable politique de logement. Nous nous efforçons de proposer des logements tant aux familles françaises qu'aux familles immigrées. Néanmoins, les Français nous reprochent de réloger plus facilement les immigrés. Parallèlement, les immigrés se



De St Jean de la Ruelle à Gennevilliers, de la cité de transit à la cité d'urgence.

plaignent de ne pas pouvoir obtenir aisément un appartement parce qu'ils sont étrangers. C'est une contradiction véritable à laquelle nous devons faire face. L'engorgement est réel. Nous avons actuellement deux mille quatre cents demandes qui ne peuvent être satisfaites. Nous ne ménageons pas notre effort. Chaque année, et cela pendant une dizaine d'années, cent cinquante logements seront mis en location. Ainsi, petit à petit, le manque

se résorbera. Mais, pour l'instant, des problèmes subsistent ». La plupart des immigrés ne sont pas immédiatement logés dans des HLM. Bien souvent, ils n'y accèdent que s'ils justifient d'un certain nombre d'années de présence en France, ce qui explique que beaucoup d'entre eux n'aient eu d'autres solutions que les taudis. Le secteur HLM a joué un rôle décisif dans l'amélioration des conditions de logement des travailleurs

immigrés. Néanmoins, entre 1968 et 1975 un phénomène apparaît : la prolétarisation de la population des HLM, tant française qu'étrangère. C'est la période du plein emploi. La crise est encore loin et les immigrés arrivent par milliers dans ce pays qui a besoin de main-d'œuvre. On construit, mais on construit vite et mal. On entasse les gens. Les tours poussent comme des champignons. « C'est l'essentiel de notre patrimoine ». M. Sivy admet,

en outre, que cette politique a donné naissance à des mini-ghettos dans la ville même, ces fameuses tours qui ont provoqué la concentration de familles immigrées. A présent elles sont là, bien là, avec leurs traditions leur mode de vie. Les Français commencent à rechigner et à se sentir envahis !

Au parking

Amar, ouvrier algérien, père de six enfants vit avec sa famille, depuis six ans, dans un trois pièces. « Malgré plusieurs demandes, je n'ai pu avoir accès à un appartement sur le parking. Je n'ai pas d'autres solutions ». Les difficultés se trouvent encore accentuées par l'animosité qui règne entre les communautés françaises et immigrées, activée sans cesse par la propagande raciste de certains partis politiques. A ce sujet, M. Sivy relate une anecdote : « Une famille française décide de quitter le logement HLM qu'elle occupe depuis plusieurs années. Toutefois, huit jours après le déménagement, les enfants décident de reprendre l'appartement. Or, celui-ci a déjà été reloué à une famille immigrée. Imaginez alors ce qui se passe dans la tête de ces gens. Nous sommes alors accusés de tous les maux et plus particulièrement, d'attirer les immigrés à Aubervilliers au détriment des Français ».

Les taudis sont encore nombreux à Aubervilliers. M. Sivy annonce les chiffres suivants : 220 logements n'ont pas l'eau, 3 860, que l'eau droite, et 8 000 ont des WC communs. Ces appartements insalubres sont souvent loués à des immigrés ou à des familles françaises déshéritées. Aussi ces familles sont-elles relouées en priorité, dès que le taudis est démoli. La ville d'Aubervilliers achète maintenant les vieux immeubles sans confort, d'une part, pour les rénover et en faire des HLM, d'autre part, pour démanteler la toile d'araignée patiemment tissée par les agences immobilières parisiennes et les marchands de

sommeil. En effet, jusqu'à maintenant, elles achetaient des logements insalubres dans Aubervilliers. A Paris, lorsque les immigrés se présentaient en quête d'un appartement, elles les envoyaient directement vers ces taudis. Les familles immigrées sont, en général, des familles nombreuses et, le plus souvent, les appartements qui leurs sont proposés ne sont pas suffisamment grands. M. Sivy donne l'exemple suivant : « Sur un palier, on pouvait trouver jusqu'à trente sept gosses ! Il faut effectivement limiter le nombre d'habitants en fonction de la structure de l'immeuble, mais, ces familles nombreuses, il faut bien les loger. Il faut donc construire suffisamment grand et ne pas laisser se créer des poches de surpeuplement, de misère, de pauvreté et faire en sorte que les gens, quelles que soient leurs origines ethniques, puissent vivre ensemble. Les immeubles ne doivent pas être délaissés, car la dégradation amène la dégradation. Si vous avez mille personnes matin et soir qui empruntent le même ascenseur, comment voulez-vous qu'il ne soit pas en mauvais état au bout de quelques années ? Dire que les immigrés cassent tout, ce n'est pas vrai, dans nos cités où nous avons évité les ghettos. Ils ne sont pas plus démolisseurs que d'autres. Je connais toutes les familles qui nous ennuient et parmi elles se trouvent de bonnes familles françaises ».

Comment sauvegarder ses traditions quand on vit en collectivité sans risquer d'être traité de malpropre ? Là aussi, tout est prétexte pour les « braves gens » à vomir des insanités sur « ces immigrés qui ne connaissent pas l'utilité d'une baignoire sinon pour y tuer un mouton ». Une mère de famille algérienne, habitant en ILM, était venue demander l'autorisation à M. Sivy de tuer un mouton dans sa cave. Il l'en dissuada en lui expliquant que cela ne pouvait se faire en raison des règles d'hygiène en vigueur. Elle ne s'en offusqua pas pour autant. □

Mariette HUBERT

FLASH

A Bonneville (Haute-Savoie), on sait causer correct : des parents d'élèves ont demandé à Monsieur le Maire de changer leur gamin d'école. Motif : « groupe leucoderme minoritaire ». « Leucoderme », du grec « leucos », blanc : à peau blanche. Bref, « trop d'immigrés », mais en plus joli, ou moins voyant.

Paru dans Stratégies, une pub pour « Déclie, le magazine des hommes qui dépensent tout ». En photo, un rabbin, avec chapeau, couettes, et le Livre à la main, qui dit : « J'ai lu Déclie, c'est horrible ». Déclenchez-vous, les antisémites.

Meir Kahana, le rabbin extrême, a envoyé cette lettre à des épouses juives de musulmans, à Taybeh, en Israël : « Nous viendrons vous remettre dans le droit chemin ». En les tondant peut-être ?

Si vous voulez tout savoir sur l'Afrique du Sud, deux moyens : ou bien vous demandez à l'Office du tourisme de vous envoyer leur nouvelle brochure. L'adresse est dans le **Quotidien du Médecin**, qui vante au passage « ce pays aussi vaste et original », et recommande particulièrement une visite au Zoulouland, « où vous verrez vivre les très aimables Zoulous ». Ou bien vous allez à la Rencontre nationale contre l'apartheid, les 24 et 25 novembre à la Faculté de Paris I Panthéon-Sorbonne. Pour tous renseignements, appelez le 858.71.20.

« **L**a France multi-culturelle, c'est la négation de la France ! » déclare l'adjoint au maire du XX^e arrondissement de Paris, M. Guastavino. « Tout le monde peut pas s'appeler Dupont », répondait Brassens dans une de ses chansons.

Vous voulez réinventer l'écriture ? Rencontrez donc les animateurs du CICLOP, centre international de communication, langues et orientation pédagogique, au 566.63.11, et 264.81.24 à Paris.

L'ECONOMIE EN QUESTIONS n° 28

2^e tri. 84

L'ECONOMIE DE L'IMMIGRATION au sommaire

DOSSIER : Des chiffres qui remettent les idées en place • Les charters internationaux de l'immigration • L'industrie automobile et les immigrés • Régularisation : ce qu'a changé la politique socialiste • Le retour vu d'Algérie • Une Scop de Pakistanais •

ACTUALITÉ : Contrainte extérieure : la voie étroite • Entretien avec Alain Lipietz • La politique des modèles • Les entreprises publiques et le tiers monde • Indices et lutte contre l'inflation •

44 pages - 20 F

Je commande ce numéro. Ci-joint mon règlement de 20 F.

Je m'abonne à *L'Economie en Questions* (4 n°/an et le n° hors-série sur l'Europe paru en juin 84). Ci-joint mon règlement à l'ordre de l'EEQ : 100 F (étudiant 80 F, étranger 150 F).

Nom Prénom

Adresse

Découper et retourner à EEQ, 14, rue de Nanteuil, 75015 Paris.

— Lorsque l'enfant paraît... —

APPELEZ-MOI JO...



Karim, Madi, Eddy, Hedi, Bernard-Raouf et les autres

Les bébés n'ont pas toujours la vie rose. Leurs problèmes commencent dès le bureau de l'état-civil, quand il faut leur choisir un prénom.

Le prénom n'est-il pas le véritable nom propre de chacun ? Après tout, le patronyme concerne non seulement tous les membres d'une famille, mais peut aussi se trouver chez d'autres individus sans aucun lien de parenté.

Choisir un prénom pour ses enfants peut être générateur de complicité, ou de désaccord, entre deux individus d'un couple mixte tant la conception de l'acte nommant diffère selon les cultures. Pour l'Européen, le calendrier des saints ou la longue pléiade des noms consacrés par l'histoire a résolu le problème du

choix dans bon nombre de foyers... S'en libérer pour chercher le prénom celtique, viking, ou le diminutif nord-américain relève d'une originalité provocatrice. On peut aussi puiser dans la manne des héros admirés dans un livre ou au cours du débarquement de la dernière guerre. Une fois le prénom européen ainsi choisi, il reste à l'individu à le porter, le mériter, l'assumer, ou le subir... Ce sera son affaire.

Pour le prénommé arabe, « l'affaire » est toute autre. Dans l'aire culturelle arabe, ce n'est pas « l'intimité » de l'individu qui décide de son prénom,

mais plutôt l'accord de la communauté. L'entourage lui donne son caractère unique, indicateur. En arabe, « prénom » se dit « Ism alam », c'est-à-dire « nom drapeau ».

Le prénom est choisi dans un jeu de cercles concentriques : on choisit dans l'espace restreint des proches disparus, ou alors parmi les noms de la communauté ou même de la ville, ou encore dans le chaos absolument indifférencié de l'univers culturel des parents qui tiennent compte alors du simple jeu des concordances phonétiques. Ceci leur donne, ainsi qu'à la communauté, un

sens aigu de la responsabilité face au prénom qu'ils ont donné.

La religion vient souvent au secours des individus en mal d'intégration. Elle permet aux africains noirs christianisés ou aux latino-américains d'entrer dans la communauté sans être alourdis par la charge d'un prénom étrange, même s'il convient alors de déformer la phonétique de leurs langues respectives. De Maria à Marie ou de Jorge à Georges, il n'y qu'un pas.

Ainsi, les statistiques indiquent une tendance à esquisser le problème par le choix de prénoms de prononciation facile qui gardent la même sonorité dans des langues aussi différentes que l'arabe, l'espagnol, l'italien, le français... Il s'agit souvent de prénoms méditerranéens, pour la plupart féminins, les parents trouvent alors un bonheur simple à bercer Nadia, Sonia, Aïda, Sofie (ou Sofia), Sarah (ou Sarrah)... Pour les garçons, la gamme est plus restreinte. On choisit Karim ou Mahdi seulement pour des raisons de commodité phonétique.

La triche

Souvent le compromis s'installe tellement aux dépens de l'élément étranger du couple que les apparences ne résistent pas à un examen sérieux. Il est facile de repérer un prénom savamment masqué pour qu'il « passe » dans les deux langues, voire dans les deux autres cultures. On force sur Samuel, nom choisi sciemment dans l'hagiographie biblique, pour l'orienter, avec une mauvaise foi cousue de fil blanc, vers une signification se situant sur un tout autre registre historique et sémantique qui comble d'aise les arabisants les plus puristes : le petit Samuel se métamorphose en Tunisie en Samaouel, personnage mythique des premières aurores de l'Islam, héros de dévouement, image idéale de la fidélité, et de surcroît, poète savoureux... Il en va de même pour Eddy qui devient « Hédi » (éclaireur ou phare), Rita qui de retour au Maroc devient « Ghitta » (recours), Tommy qui devient, dans les quartiers de Gabès, « Toumi » (le jumeau, c'est-à-dire l'un des deux fils d'Ali, Hassen ou Houssein), ou enfin Karine qui pendant les vacances d'été sur les plages de Sousse ou d'Aghadir répond au prénom de « Karima » (généreuse).

Le compromis

Lorsque l'enfant paraît, la lutte dans le cercle de famille (mixte), sans atteindre la déchirure ou le drame, laisse entrevoir une grande volonté « de tirer la couverture à soi ». Il faut ruser et entretenir la complicité pour que la décision se négocie sans que personne n'en fasse les frais

et que chacun se sente quitte à l'égard de la communauté dont il s'honore.

Souvent, c'est le compromis banal — du moins en apparence —. La décision finale reviendra au porteur du prénom, une fois à même de trancher la question. Deux frères franco-tunisiens donnent à ce sujet un exemple édifiant : Bernard-Raouf et Jean-Marie-Férid. Celui-ci a endossé son prénom bien arabe (Férid) à l'occasion du retour en force de la mode Beur, après avoir subi pendant une trentaine d'années le prénom de Jean-Marie, alors que le premier frère garde jalousement son étiquette française.

Cette pratique du prénom double ou composé devient quasi systématique chez les couples franco-asiatiques. Les Asiatiques souvent issus des camps de réfugiés en Thaïlande, au Cambodge ou au Viet-Nam choisissent de s'intégrer dans la communauté d'accueil. Le mariage contracté dans ces camps étant considéré comme nul et non avenu par l'administration française, ces migrants sont donc obligés de se marier en France et croient achever leur effort d'intégration en baptisant leurs enfants de prénoms doubles ou de prénoms français.

Pour le Maghrébin, tout se passe comme s'il croyait fortement à la dichotomie culturelle de sa propre communauté et de la communauté d'accueil, comme s'il revendiquait simplement une intégration lui permettant de déguiser son origine plutôt que de l'effacer. L'Asiatique, en revanche, exprime le désir de mettre entre parenthèses, ses ascendances en devenant citoyen à part entière de son pays d'accueil.

Le diminutif à l'américaine

Jusqu'ici l'effort du compromis - même quand il prend une valeur de concession, n'atteint jamais le tragique. Il reste toujours au premier concerné, le porteur du prénom, la possibilité de le sauver, in extremis, du grotesque et d'éviter le refus ou la moquerie des deux communautés à la fois.

La menace est réelle : très souvent, l'enfant du mariage mixte, devenu conscient de son étrangeté et du refus de l'entourage a acquis un désir si pressant, si présent de se dissoudre dans le pays d'accueil qu'il en arrive à gommer une syllabe ou deux de son prénom, à le casser par une entorse phonétique afin de lui redonner les sonorités familières de la société qui le rejette : Saliha se reconnaît alors dans « Saly », Mahdi dans « Mad » et Youssef répondrait plus volontiers à « Jo ».

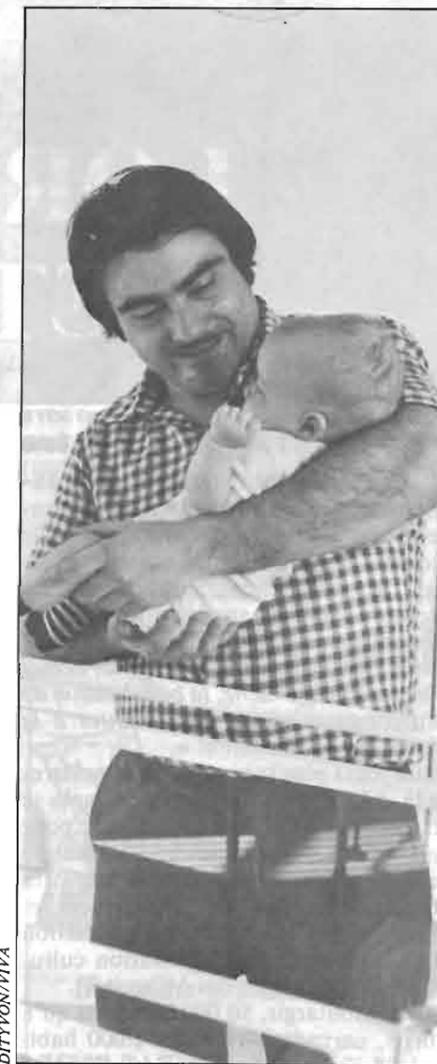
« Il était tellement méfiant qu'il s'était toujours arrangé pour ne pas laisser tra-

JACK, YES-TOUFIK, NO

Une employée de l'Etat civil de Paris nous signale qu'il est souvent refusé aux couples franco-français de choisir un prénom arabe pour leur rejeton. Des amis de Différences, qui voulaient appeler leur gamin Toufik, en l'honneur d'un enfant descendu l'an dernier dans le parking des « 4000 » à la Courneuve, en ont été pour leur frais. Par contre, James, Jack, William, no problem. Où va se nicher l'impérialisme, tout de même... □

ner son ombre, quelle que soit la position du soleil, quelle que soit l'heure ». Le héros de Rachid Boudjedra dans les Mille et une années de nostalgie s'appelle SNP, Sans Nom Propre... □

Saïda CHARFEDDINE/POM



Un nécessaire effort de compromis

— Initiatives —

A chacun ses loisirs : à Montargis, les militants du Front National tirent sur tout ce qui n'est pas d'accord avec eux. A quelques kilomètres de là, à Lorris, on organise des tournois de foot antiracistes.



LORRIS SHOOTTE ET MARQUE

A Montargis, quatre cents personnes se rassemblaient récemment, derrière la banderole du MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples) et observaient une minute de silence devant les anciens locaux de la Gestapo, rue Dom-Pèdre. Ils étaient venus « protester contre le climat actuel d'incitation à la haine, la banalisation de la violence et contre les atteintes à la liberté qui en découlent ».

Deux jours plus tard, à vingt kilomètres de là, à Lorris, quatre cents personnes se serrent sous de grands marabouts, pour partager un méchoui de l'amitié, malgré la pluie : la fête de l'Amitié entre les peuples, parrainée par Différences et organisée par l'AFADDEM (Association pour la Formation, l'Animation culturelle et l'Expression des Minorités). Tant à Montargis, 50 000 habitants qu'à Lorris, un canton rural de 7 000 habitants, 8 % de la population est d'origine étrangère. Mais dans les deux cas, l'actualité est propre à l'histoire de chacune des deux villes.

Ballon rond et fête : prévenir plutôt que guérir



A Lorris, une immigration récente, des Français et des immigrés développent une association et des activités "ensemble" pour ne plus vivre de façon séparée. Ils souhaitent « prévenir plutôt que guérir ».

A Montargis, une immigration séculaire, toujours concentrée sur une seule commune, Châlette-sur-Loing, où l'on

trouve 80 % des immigrés de l'agglomération. Une situation d'exclusion marquante.

A tel point qu'on refuse de loger les immigrés à l'extérieur de Châlette. Beaucoup, surtout les enfants n'ont jamais quitté la ville. De même, la plupart des Français de l'agglomération n'ont jamais mis les pieds à Vésines, un

quartier à 60 % d'immigrés : un jeune en apprentissage, craignant de revenir avec un couteau dans le dos, avait d'abord refusé de suivre sa classe en déplacement à Châlette-Vésines pour visiter l'exposition « Vivre ensemble avec nos différences » que le MRAP y avait organisé.

Du coup, un Turc abattu sur le pavé de Montargis est qualifié sommairement par la presse "d'origine Châlettoise". Par contre l'arrestation de la "Bande de Vésines" qui a nourri longtemps l'imaginaire des Montargois, n'est passée qu'en filigrane dans la presse locale : la "bande" n'était composée que de Français. Quand un rapport du commissariat a démontré que la délinquance n'était pas plus immigrée que française, il est passé à côté des gens et dans un petit coin du journal, qui préfère titrer sur le "Chicago du Gâtinais".

Le Front National a réalisé aux européennes de 14,50 à 19,20 % au centre ville de Montargis. Les affiches "les Français d'abord", "Bleu, blanc, rouge", où les bombages "immigrés dehors" couvrent massivement les murs de la ville.

Dans ce contexte, le 4 septembre, à un angle

de rue du centre ville de Montargis, cinq jeunes de dix sept à vingt ans (trois Espagnols, un Tunisien, et un Français), s'arrêtent par curiosité pour voir les affiches que collaient deux militants du Front National, tard dans la nuit. Les jeunes veulent discuter, ils font part, naïvement, de leur désaccord avec le racisme, s'indignent des idées du Front National : « Vous voulez nous foutre dehors ! ». L'un d'eux va jusqu'à décoller quelques affiches. C'est là qu'un des deux militants du Front National pulvérise du gaz lacrymogène au visage des jeunes. Ceux qui ont encore l'usage de leurs yeux s'enfuient. Il dégaine un revolver à grenailles et fait feu en direction du plus jeune qui, aveuglé n'avait pu fuir.

La victime, d'origine espagnole, a été touchée à l'œil. Elle est toujours hospitalisée à Paris. Les médecins ne se prononcent pas encore. Le militant du Front National a été inculpé de coups et blessures volontaires avec arme.

L'affaire est en cours... mais elle se corse quand le soutien au tireur (fils d'un notable conseiller municipal) s'exprime publiquement par le Front National, par l'association de légitime défense du coin, mais aussi par le porte-parole PR-UDF et le maire en conseil municipal.

Une dizaine d'organisations sont venues à l'appel du MRAP, « protester contre la montée de l'intolérance, de l'aveugle-

ment, du fanatisme et de l'insécurité, auxquels nous amènent des campagnes d'idées fausses ou simplistes ». Pendant ce temps, des militants de l'AFACEM préparaient leur fête de l'amitié entre les peuples. L'idée en était venue lors de l'exposition « Vivre ensemble à Lorris » en mars 1984. Des Marocains avaient proposé un méchoui...

On mit sur pied une commission « fête de l'amitié ». On y ajouta un tournoi de football pluri-ethnique, un concert de jazz tzigane avec Coco Briaval et son groupe, un groupe folklorique portugais, des jeux d'enfants, des maquillages, des dessins, une mini-exposition pour présenter l'AFACEM, un stand de Différences...

La Fête était partie, la fête se construisait, les

contributions se multipliaient. Pour le football, dix équipes ont répondu à l'invitation de l'AFACEM et de l'Union sportive de Lorris : les clubs portugais de Malesherbes et de Châlette, celui de l'association portugaise de Chateaufort, de l'Association sportive turque, de clubs "pluri-ethniques" : Nogent-sur-Vernisson, Thimory, mais aussi des équipes constituées pour l'occasion : Maghrébins du foyers AFTAM de Châlette, jeunes du cours d'arabe de Gien, ainsi qu'une équipe des adhérents de l'AFACEM, et bien sûr l'équipe de Lorris, qui, d'ailleurs, remporta le tournoi.

Au coup d'envoi du tournoi, on commen-

çait la cuisson de douze moutons abattus selon le rite coranique, « pour que tout le monde puisse en manger » et que l'on découvre le sens de l'Aïd El K-bir, qui avait eu lieu huit jours plus tôt, ce geste d'Abraham commun aux religions juive, chrétienne et musulmane, que les musulmans perpétuent aujourd'hui. (1)

Et ce tournoi, un tournoi comme les autres ? Certains s'en inquiétaient : « Avec tous ces étrangers, ça va sauter » ou se demandaient si, quand des étrangers gagnent, on entendrait les quolibets proférés trop souvent dans le "feu de l'action" ... sportive ?

Dans la réalité sur les terrains, on n'aura jamais autant entendu : « On joue pour jouer, par pour gagner, c'est ça le sport ».

On était bien loin de ce fanatisme grossier et bruyant qui anime parfois les stades et qui nuit tant au football. Bien loin du chauvinisme, qui dans le sport transpose des aspirations de domination, des certitudes de supériorité. Bien loin des Jeux Olympiques 84, ou parfois la compétition entre les différents pays a fait

peu de cas du projet olympique : œuvrer pour la paix et le rapprochement des hommes, sans distinction de religion ou de race, le plus important étant moins de gagner que d'y prendre part.

On aurait pu pourtant repenser cet été à Coubertin quand il disait : « Nous n'avons pas travaillé, mes amis et moi, à vous rendre les Jeux Olympiques pour en faire un objet de théâtre, de musée ou de cinéma, ni pour que les intérêts mercantiles ou électoraux s'en enparent ».

En tout cas à Lorris, c'est la solidarité et l'amitié

entre les peuples qui ont triomphé avec une démonstration de ce qui constitue le sport "français". On le voit au sommet : Noah, Platini, Tigana, témoignent de l'apport des différentes immigrations, mais on voit moins dans la vie sportive française de tous les jours, ce bouillonnement des minorités.

C'est en cela que le football aussi, ce jour-là à Lorris, a permis de porter un regard sur l'autre pour ce qu'il apporte, et pas seulement pour ce qu'il a de différent.

Ce regard, Différences y a contribué, en parrainant cette fête. Le président de l'AFACEM définissait notre journal comme « un mensuel d'information, de réflexion, d'ouverture, un mensuel de partage qui fait la place à toutes les minorités, à toutes les communautés ».

La fête finie, chacun repartit avec un quelque chose d'espoir de lendemains différents, comme deux jours plus tôt quatre cents personnes étaient reparties avec cette minute de silence dans la tête, pour que les lendemains soient différents.

Jérôme RICHARD

(1) Cf. Différences n° 12/13, juin-juillet 1982.

Jean Legrand



Cuisinier-Conservateur

TOUTE L'ANNÉE

**Foie Gras Frais d'Oie et Canard
Ses magrets de canard frais
ou fumés
Ses plats grande cuisine**

58, rue des Mathurins
75008 PARIS Tél. : 265.50.46

18, rue Montmartre
75001 PARIS Tél. : 236.03.52

— Paradis artificiel —

LA TERRE DE LA GRANDE PROMESSE



On nous vantait le Brésil comme le pays de toutes les modernités. Sous l'œil des gratte-ciels de Brasilia, vivait la seule société sans racisme, le rêve du melting-pot réussi. On est allé voir : promesse non tenue, hélas.

« Diretas, já » : des élections, tout de suite, un mot d'ordre répété à travers le Brésil tout entier.

PHI



Qui possède la plus vaste forêt de la planète, le carnaval le plus chaud et les meilleurs footballeurs ? Devinez. Et la seule véritable démocratie raciale du monde ? Le Brésil, vous l'aviez compris. Mais faut-il le croire ? On aimerait bien, tant ce pays tropical et mulâtre y trouve son identité. Cinquante trois millions (1) de Noirs et de Métis brésiliens

ont imprimé une marque indélébile sur la vie quotidienne, culturelle et sociale. Avec les Indiens, les Allemands, les Japonais, les Italiens, et bien d'autres encore, ils ont fondé une société pluri-ethnique et l'ont élevée par la suite à la hauteur d'un mythe.

Magie et violence du carnaval, rires et pleurs des matchs de football, foi et superstition des religions africaines, le Brésil offre l'image d'un deuxième continent noir. Il est vrai que 70 % des dix millions d'Africains réduits en esclavage de 1500 à 1870 ont été absorbés par le Brésil.

Des *caboclos* (mélange de Noirs et d'Indiens) aux *mulatos* (les mulâtres) le géant sud-américain s'est taillé au fil des ans une réputation en or : un pays d'où le racisme est banni.

A preuve ces billets de banque où en filigramme sont inscrits côte à côte les quatre races dont s'enorgueillit le Brésil : les Noirs, les Indiens, les Blancs et les *Cafuzos* (métis de Noirs et d'Indiens). A preuve ces cafés, ces fêtes où l'on boit au coude à coude sur un rythme de samba. A preuve, ces affiches publicitaires où un couple mixte admire un mixer pour les aliments de Bébé. Ici, toutes les couleurs sont admises. Un Brésilien sur deux vous rappellera que le ministre de l'Industrie est d'origine japonaise, ou que l'ex-gouverneur de Sao Paulo, actuel candidat à la présidence de la République, Paulo Maluf, a de fortes ascendances syro-libanaises. Et pourtant le parlement ne compte qu'un seul député noir, Abdias do Nascimento, et un Indien, Mario Juruna. Ne faudrait-il pas dès lors s'interroger sur la véracité de la démocratie raciale ?

Le géant sud-américain s'est taillé une réputation en or

Deux études divulguées en 1982, l'une, frileusement, par l'Institut brésilien de géographie et de statistiques (IBGE) et l'autre par la Conférence nationale des évêques du Brésil (CNBB) ont donné la mesure des disparités. 58 % des travailleurs brésiliens sont blancs, 30 % mulâtres et 9,3 % noirs. Les emplois les moins qualifiés et les moins bien rémunérés sont réservés aux Noirs et aux Métis, coupeurs de canne, maçons ou domestiques. Le taux de chômage atteint des records dans les quartiers périphériques des grandes villes, rarement habités par la population blanche. Dans le secteur agricole, le salaire d'un Métis atteint à peine 75 % de celui d'un Blanc, et celui d'un travailleur noir, 60 %. L'écart se creuse pour un ouvrier spécialisé : un Métis gagne 50 % de moins qu'un Blanc, et un Noir 65 %. Plus on grimpe dans l'échelle sociale, plus les inégalités s'affirment. Ainsi, 8,5 % des Blancs sont cadres ou techniciens, contre 2 % des Métis et 1 % des Noirs.

Ces statistiques ont été perçues comme un pavé dans la mare, tant le sujet est tabou au pays de l'or et du café. « Ici, il n'existe que des barrières de classe. Le système économique accule les pauvres, souvent noirs il est vrai, à la misère. » Eirton, documentaliste dans un news magazine de gauche, reflète l'opinion de millions de Brésiliens : chez eux, le racisme n'existe pas.



Des faubourgs de Rio aux bidonvilles de Salvador, jusqu'aux champs de canne à sucre du Nordeste, les plus défavorisés sont noirs.

Abdias do Nascimento et Mario Juruna : deux députés champions de la défense de leurs communautés.



« *siennes* » affirmait récemment un sociologue réputé. Pourtant, chaque semaine a son lot de disparus, de morts dans les commissariats et d'exécutés par les milices parallèles, Escadron de la mort ou Main blanche. Ces expéditions punitives ont un trait commun : elles ne touchent que très rarement les Blancs. Dans les favelas ou les banlieues, un Noir pauvre est forcément suspect de délinquance, donc susceptible de récolter une balle dans la tête ou une séance de torture à l'occasion d'une « blitz » (rafle). En 1978, à la faveur de l'ouverture politique, les langues se délient. Marli, une domestique de la Baixada Fluminense, à Rio, assiste au meurtre de son frère et de son amant par l'Escadron de la mort. Elle reconnaît les assassins et porte plainte. Traitée de « prostituée noire », menacée de mort et privée d'emploi, elle se réfugie dans la clandestinité. Elle sera soutenue par les féministes et militants noirs, en vain.



Quelques mois plus tard, un procès éclate, qui fut vite classé mais donna l'impulsion nécessaire à la création du Mouvement Noir Unifié (MNU). L'affaire se passe au Club Regate Tiété, un de ces clubs de loisirs bon chic-bon genre, dont la fréquentation ponctue la vie de tous les Brésiliens biens nés, ou se considérant comme tels. Quatre cadets de l'équipe de volley-ball, un sport extrêmement répandu au Brésil, se font barrer l'entrée de la salle d'entraînement. Motif : « *Nous n'acceptons plus les Noirs dans les équipes de volley ball* ». Le juge passa outre les dépositions des témoins, et choisit de croire le directeur (« *J'ai interdit l'entraînement les samedis, et c'est tout. D'ailleurs, le club compte cinquante adhérents et trente employés noirs* »).

Classée également, l'affaire Emilia Félix. Conseiller municipal de Ribeirão Preto, une ville de la zone caféière de São Paulo, Wilson Santiago était connu pour ses écarts de langage, son faible pour la boisson et les armes à feu. Une phrase « *malencontreuse* » (« *Hitler aurait dû tuer tous les Juifs* ») lui avait déjà valu un avertissement du maire. Chaque jour, l'intrépide conseiller inondait Emilia Félix, officier d'état civil, d'injures racistes (« *Negra noventa, preguiçosa : sale nègre paresseuse* »). Un jour, excédée, Emilia s'en va demander justice au maire. Le Conseil se réunit et vote à l'unanimité moins une voix une motion d'appui à Wilson Santiago. Le procès n'eut pas de suite, mais permit pourtant de lever le voile sur le racisme ambiant. Des conseillers municipaux noirs confièrent à la presse qu'ils avaient



déjà été priés de quitter une salle réservée aux conseillers, « *mais pas aux Noirs* », ou encore que leur famille, contrairement à celle des élus blancs, n'avaient pas le droit de fréquenter le coiffeur de la mairie... Bien d'autres affaires furent abandonnées en route. Ainsi, une avocate noire, Nair Silveira, se vit, en août 79, refuser l'entrée d'un immeuble du centre de São Paulo. « *Les Noirs doivent emprunter l'escalier de service* ». Le portier réaffirma par la suite devant les policiers et les reporters d'une chaîne de télévision : « *J'obéis aux ordres des propriétaires, et j'ai déjà viré plus de cinq cents Noirs* ». « *Le juge n'a ni lu les résultats de l'enquête ni entendu les témoins* », constaté, amère, Nair Silveira.



américaine Catherine Dunham de louer une chambre dans un grand hôtel de São Paulo — ce texte s'est avéré complètement inefficace. Outre l'insuffisance des peines prévues,

POUR UN SOCIALISME NOIR

Abdias do Nascimento, député du Parti démocratique des travailleurs (PDT) dirigé par Leonel Brizzola, gouverneur de l'Etat de Rio, a fondé en 1944 le théâtre expérimental du Noir, puis le Musée de l'Art nègre en 1968.

Monsieur le Député, quelle est la situation du Noir brésilien aujourd'hui ? Abdias do Nascimento : Elle est pire aujourd'hui qu'avant le 13 mai 1888 (NDLR : abolition de l'esclavage). Au moins à cette époque, il était légalement considéré comme une « chose » et devait lutter contre cette déshumanisation ostensible et légale. Aujourd'hui, il jouit de la même situation de « chose », mais il ne peut plus le prouver. Le racisme dont souffre le Nègre ici est profond. Au Brésil, la « *légalité institutionnelle* » du pays nous empêche de mener une lutte plus ample contre le racisme. En réalité, ce qui les intéresse, c'est que les Noirs demeurent une main-d'œuvre bon marché, folklorique et décorative, mais jamais des êtres humains égaux aux autres. Vous n'exagérez pas un peu ?

A. do Nascimento : Non, regardez les statistiques. Bien que les Noirs constituent 70 % de la population, le pourcentage qui atteint l'enseignement secondaire et supérieur, et même primaire, est minime. Au niveau du pouvoir, le Noir n'a aucune action. Sous l'empire, Rebouças (NDLR : un des plus grands leaders anti-esclavagistes du XIX^e siècle) mettait en doute publiquement la légitimité des ministères quand ils ne comportaient aucun Noir. Aujourd'hui, le Noir n'a droit à rien, on ne peut même pas poser la question. Tout est calme ! La démocratie raciale au Brésil est-elle plus un mythe qu'une réalité ?

A. do N. : Il s'agit là tout simplement d'une idéologie qui renie les droits des Noirs et les met au pas.

C'est le stratagème des classes dominantes pour maintenir leur statut de privilégiés. Ils commandent, le Nègre obéit. Ils sont beaux, le Nègre est laid. Ils sont honnêtes, le Nègre est un voyou. Cela nous vient du temps de l'esclavage. Aujourd'hui, il existe des idéologues du métissage comme Gilberto Freire, qui se prétend scientifique, ou Jorge Amado qui utilise les forces créatives des Nègres pour faire des romans folkloriques.

Ce mythe de la démocratie raciale au Brésil aide à occulter l'humiliation des Noirs.

Mais le métissage ne constitue-t-il pas justement le résultat d'une influence interculturelle ?

A. do N. : La manière dont il est pratiqué le dément et ne fait ressortir que le viol des populations noires par les populations d'origine européenne. Nous ne sommes pas du tout contre le métissage comme acte spontané. Mais au Brésil, il y a eu usurpation de nos droits. Quelle est la contribution culturelle de la communauté noire dans la construction du socialisme brésilien ?

A. do N. : Le socialisme à la brésilienne doit se baser sur l'expérience quilombiste, s'il ne veut pas devenir une fleur fanée. Nous avons notre socialisme « *moreno* », je veux dire noir. Quand la population d'origine africaine va prendre conscience de cet héritage fabuleux légué par nos ancêtres, elle va imposer sa reconnaissance. □

Propos recueillis par José FUCS in Espaço Democratico juillet 1984



RENÉ BURRI/MAGNUM

Marchés africains, religion, musique : depuis quatre cents ans les Noirs ont façonné l'image du Brésil.

les cas passibles de contraventions sont extrêmement limités. Seuls sont pris en compte les cas de discrimination dans les lieux publics, les endroits à usages commerciaux. Nair Silveira perdit aussi son procès parce que « un immeuble d'habitation n'entre pas dans le champ de la loi Afonso Arino ».

Dans les rares affaires traitées avec succès, le dénouement touche à l'ubuesque : une lettre d'excuses pour un chef de services de la compagnie d'Etat Petrobras, qui avait sussuré à son subordonné, entre deux avertissements, « je ne supporte pas les Noirs ». Dix francs d'amende (la peine maximale prévue) pour un patron de boîte qui avait refusé l'entrée de son établissement à une jeune Noire. Il paya, après intervention personnelle du président de la République. « Ce sont des exemples isolés, et puis quoi de plus normal pour un club ou une boîte plutôt chic de sélectionner sa clientèle. Si on est mal habillé, on ne peut pas rentrer ». Dona Zelda n'est pas particulièrement raciste. « Je viens d'Europe centrale, une bonne partie de ma famille est juive ». Mais elle est partisane du statu-quo : les riches avec les riches, les pauvres avec les pauvres. Est-ce que c'est sa faute à elle si les uns sont Noirs et les autres Blancs ? Bien sûr, question discrimination « sociale », il y a quelques bavures. Ademar da Silva, champion du monde du triple saut, un héros national en quelque sorte, fut bien prié l'an dernier de changer de place dans un restaurant de luxe, et de « rejoindre les places réservées aux chauffeurs particuliers ». « Qui pouvait deviner qu'il était champion

du monde ? » conclut Dona Zelda. Bien sûr, la chanteuse noire Carmen Silva ne put jamais acheter l'appartement qu'elle convoitait sur l'avenue Higienópolis, la plus chic de Sao Paulo... Mais qui pouvait deviner que, bien que Noire, elle était chanteuse ?

Teresa Santos, la prostituée du film de Marcel Ophüls, *Orfeu Negro*, se souvient de son premier contact avec le racisme : « J'étais avec des amis blancs au Club Federal de Leblon à Rio, il y a environ sept ans. On m'a dit : « Nous n'acceptons les Noirs que comme personnel de service ». La justice enterra le cas, comme il est d'usage, et Teresa fonda le Centre de culture et d'art noir, puis s'en fut en Guinée Bissau « lutter aux côtés de ses frères de race ».

« Nous ne pouvons plus nous taire » : les leaders noirs se fâchent

Au Brésil même, l'émergence des mouvements noirs reste un phénomène relativement récent. En 1931, apparaît la Frente Negra Brasileira, première tentative de parti politique noir. Après sa disparition en 1938, sous la dictature de Getulio Vargas, l'Association Culturelle du Noir prend le relais. Elle se videra petit à petit de son contenu politique pour ne plus offrir que des services associatifs. Le sociologue Clovis Moura note bien d'autres formes de groupements visant à

Les Indiens sans terre

« Malgré leur retard culturel et leur vie primitive, nos Indiens ont contribué à la construction de la nation brésilienne » (Histoire du Brésil, classe de 1^{ère}) ».

Si tout le monde s'accorde à penser que la discrimination raciale à l'encontre des Noirs et des Métis est quasiment inexistante au Brésil, celle qui frappe les Indiens est universellement reconnue. Traqués par les colons blancs, disséminés par la variole souvent inoculée volontairement, les seuls véritables natifs brésiliens ne sont plus aujourd'hui que deux cent vingt mille. Traités comme des sauvages, ces laissés pour compte de la société pluri-ethnique doivent, à l'origine, leur salut aux « sertanistes », premiers anthropologues brésiliens à les avoir regardé avec un minimum d'intérêt curieux. Dans les manuels d'histoire, ils n'apparaissent qu'au moment de la découverte du Brésil. Puis, plus rien. Les tentatives des Portugais à les réduire en esclavage furent vaines. Impossible de faire couper la canne à un Indien, nomade par essence. On les utilisa donc pour le déboisement et la recherche du pau-brasil, ce bois qui donna son nom au Brésil (Brasa signifie braise, la couleur du palissandre). Leur apport au « génie » du peuple brésilien n'est pourtant pas négligeable. La toponymie du pays est essentiellement issue des langues indiennes, tout comme les noms de fleurs, de fruits et d'animaux. Tout en revendiquant une origine indienne à leur culture (toujours en vertu des mélanges raciaux, nombreux, il est vrai), les Brésiliens continuent de considérer les Indigènes comme des sous-hommes et des primitifs.

La création de la Funai (Fondation nationale de l'Indien), en 1960, loin d'améliorer leur situation l'a empirée en institutionnalisant le système des réserves et la tutelle de l'Etat sur les nations indigènes. Longtemps tenus à l'écart du jeu politique, les Indiens brésiliens réagissent aujourd'hui. L'action de Mario Juruna, député de Rio, qui enregistrerait sur son magnéto à cassettes les promesses des responsables de la Funai pour les leur rappeler par la suite, les coups de force et les prises d'otages réalisés par plusieurs tribus (les Pataxos, les Txnkahamãe) pour obtenir la délimitation de leurs terres, laisse présager d'une lutte à venir plus dure encore. La nomination d'un Indien, Mégaron, à la tête du Parque do Xingu, la plus grande des réserves, en mai dernier démontre que le gouvernement commence à craindre que le mouvement ne s'amplifie. Cette année, la veille de la commémoration du coup d'état militaire du 4 avril 1964, quatre cents leaders indiens, certains venus avec arcs et flèches, ont dénoncé lors des II^e Rencontres nationales des peuples indigènes « la bureaucratie dictatoriale de Brasilia » et affirmé la nécessité de « s'allier avec les autres victimes du régime ». « La question raciale se pose différemment pour les Noirs et les Indiens, explique Antonio Brand, un des responsables de la CIMI (Conseil missionnaire indigène). Pour les uns, il s'agit avant tout de se faire reconnaître en tant qu'individus, et pour les autres de récupérer leurs terres : c'est une question de vie ou de mort ». Menacés par les gros propriétaires, les multinationales, les paysans en mal de terre, les routes qui coupent leur territoire en deux, les Indiens sont confrontés à l'urgence. Ils ont cependant remporté des victoires largement symboliques. Elf Aquitaine s'est ainsi vue condamnée à verser 6 000 dollars d'indemnités aux Munduruku et aux Satéré Maué (qui en réclament 300 000) : ayant effectué des prospections pétrolières sur le territoire de ces tribus en vertu d'un contrat avec la Pétrobras, la compagnie française avait oublié des bâtons de dynamite. Quatre Indiens sont morts. □

conserver l'identité noire : les écoles de sambas, les religions d'origine africaine (macumba, condombé, umbanda). A partir des années 75, le mouvement Blaque pau (Black power) prend son essor à Bahia, sous l'égide d'artistes noirs, comme le chanteur Gilberto Gil.



Petit à petit, le contexte national se modifie. Les mouvements noirs abandonnent le champ culturel pour aborder celui de la politique. 1978 : la dette extérieure du Brésil se creuse, les scandales financiers se multiplient. Le régime militaire est contraint de mettre en marche la libéralisation avant que son image de marque — incorruptible et garant de l'ordre — ne se ternisse tout à fait. Le président de la République, le général Figueiredo, amnistie les exilés politiques. En 1980, les premières élections pour les députés et gouverneurs d'Etat se déroulent dans une fièvre qui ne s'est pas éteinte jusqu'à aujourd'hui, bien au contraire. Dans cette période d'effervescence, naissent de nouveaux journaux, des partis politiques jusqu'alors interdits. Le leader syndicaliste Lula mène la grève des métallos de Sao

Paulo, une centrale syndicale unique (CUT) proche du parti des travailleurs (PT, fondé par le même Lula) voit le jour. L'indien Juruna enregistre les fausses promesses des hommes politiques au magnétophone, puis est élu député. Le Mouvement Noir Unifié (MNU) est fondé à Rio. Nous ne pouvons plus nous taire, lit-on dans la déclaration préliminaire, la discrimination raciale est un fait dans la société brésilienne. Elle s'oppose au développement harmonieux des Noirs, détruit leur âme et leur possibilités de se réaliser en tant qu'être humain ». Le MNU organise plusieurs manifestations de rue, défend la cause noire. Aujourd'hui, il amorce un virage d'importance. 25 avril 1984. Les députés doivent se prononcer à Brasilia pour ou contre les élections du président de la République au suffrage universel. Quelques jours plutôt, plusieurs millions de Brésiliens avaient manifesté dans la rue leur volonté d'un retour à la démocratie. Les casernes sont mises en état d'alerte. « Le 24 avril, on était tous aux fenêtres pour le concert de casseroles ». Le lendemain, la sanction tombe : les députés ont trahi le peuple, la majorité a voté contre. « On est descendu dans la rue pour pleurer ». Helio avait vingt ans en 1964 quand l'armée a sorti ses chars pour empêcher le président Joa Goulart, dit Django, « de donner le pouvoir au peuple et aux communistes ». Aujourd'hui Helio porte un T-shirt à la double inscription, côté pile, « Nao rias de min, Argentina » — Ne te moque pas de nous, Argentine, (« Eux, ils peuvent voter »), Côté face,



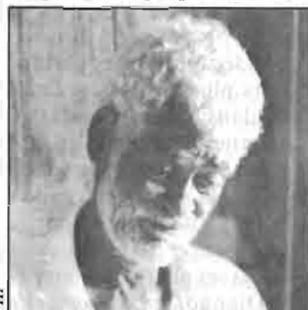
Noir et Indien à la fois.

« *Diretas, jà* ». Le suffrage universel, tout de suite. Un mot d'ordre inscrit à présent sur tous les murs du pays, sur les chemises et les ballons.

La campagne des « *Diretas, jà* », soutenue par la plupart des intellectuels et des artistes brésiliens, est loin d'être terminée, puisqu'en janvier 85, c'est encore un collège électoral qui désignera le premier président civil depuis le coup d'état de 64. Deux candidats restent en lice. Paulo Maluf (PDS, parti gouvernemental) et Tancredo Neves (PMDB) qui a obtenu un large consensus parmi les partis d'opposition, et conquis la frange gauche du PDS.

Impliqué dans bon nombre d'affaires de corruption et allié à l'extrême droite militaire de l'ex-président Médicis, Paulo Maluf bénéficie de l'appui de la bourgeoisie d'affaire, des Etats-Unis et du FMI. Tancredo Neves, 75 ans, social démocrate de la première heure, a toutes les chances, en théorie, de l'emporter. Mais les pots de vin versés par Paulo Maluf aux grands électeurs, que l'ont dit sensibles à ce genre d'arguments, sont de notoriété publique.

Cette élection représente un enjeu de taille, celui du retour aux libertés publiques. Les minorités se sont bien sûr lancées dans la bataille des *Diretas jà*. « *Nous devons d'abord transformer la société pour changer la condition noire. Mais un parti qui n'incluerait pas les minorités dans sa lutte serait suspect d'avance* ». Antonio Leite, membre fondateur du MNU et un des responsables du Movimento negro socialista democratico, une branche du PDT, ne croit pas au subtil distingo opéré entre discriminations sociale et raciale. « *Le Nègre dérange quand il sort de sa favela* ».



« *Si vous êtes noir, vous avez plusieurs rôles à votre disposition : prostituée, alcoolique, domestique, voleur, « macumbeira », ou petit noir fils d'esclave. Le préjugé à notre rencontre n'est pas social comme le prétendent certains, il est économique, politique et culturel, s'insurge Teresa Santos. Ce sont les Noirs qui ont construit ce pays depuis*

quatre cents ans. En échange, ils n'ont reçu que misère, faim et discrimination ». D'où provient donc le mythe d'une démocratie raciale réussie, si souvent répandu au Brésil et hors de ses frontières ?

ODEURS DE CUISINE

La feijoada

Prendre 1 kg d'haricots noirs (pas rouges). Laisser tremper une demi-journée. Faire revenir dans une cocotte 1 kg de palette de porc coupée en dés, et, si vous en trouvez, de la viande séchée (non fumée), avec oignons, ail, thym, laurier et un gros bouquet de coriandre fraîche. Ajouter les haricots, de l'eau (beaucoup, car les haricots gonflent : à surveiller de près), du sel et du poivre en grain. Laisser cuire (compter deux heures environ). Faire blanchir le chou dans l'eau bouillante, égoutter, puis le couper en fines lamelles. La feijoada se sert avec le chou, des oranges coupées en tranches, du riz et du piment. □

Se forger des préjugés favorables : voici un exercice auquel excellent les Brésiliens. Ainsi, des générations d'écoliers apprennent que leur pays a traversé toutes ses crises de croissance en douceur. Ici, on croit dur comme fer que le sang n'a jamais été versé au cours des siècles. L'esclavage aurait été bénin, les maîtres auraient traité leurs esclaves comme des fils naturels, avec bonhomie. Ceci en vertu du « luso-tropicalisme », soutenu par les meilleurs sociologues et historiens brésiliens, dont Gilberto Freire. L'hypothèse est simple : les Portugais (comme race) ont une prédilection pour les peuples de couleur. Leur « amour » pour les femmes noires aurait favorisé des mélanges raciaux et une certaine démocratisation du régime colonial. La lutte pour l'indépendance des pays africains lusophones a démontré l'inanité de tels arguments. « *La libération de l'esclavage se serait faite sans heurts*, poursuit Clovis Moura. *En réalité, de nombreux foyers de révoltes avaient éclaté depuis l'indépendance en 1825. La noblesse craignait un soulèvement comme à Haïti et avait besoin d'une main-d'œuvre spécialisée. L'abolition tardive de l'esclavage en 1888 ne fut donc pas un don de la princesse Isabelle, comme le dit l'histoire, mais une nécessité* ». De même pour l'opération portes ouvertes entamée immédiatement après. Certes, à la fin du XIX^e siècle, on accueille tous les migrants à bras ouverts, mais de préférence des Européens blancs et pas vraiment par amour des étrangers, mais afin d'équilibrer les races et de marginaliser les Noirs. « *De cette manière, nous avons été dépossédés de notre histoire*, constate Antonio Leite. *Nous avons été réduits à l'imagerie commerciale : samba, condomblé, capoeira. Mais où sont les traits marquants de notre lutte ?* » La sortie du film de Carlos Diégues, *Quilombo*, accueilli fraîchement au Brésil, parce que jugé trop « carnavalesque », a cependant levé le voile sur les *quilombos* (2), ces communautés de Noirs fugitifs auxquelles se mêlaient des Blancs et des Indiens. Il s'agit là pour beaucoup du réel embryon d'une société multiraciale brésilienne. Pour anéantir celle de Palmarès au nord, fondée en 1630, les Portugais durent lever une armée de plusieurs milliers d'hommes. Ils en vinrent à bout après soixante cinq ans d'existence. « *Pour en finir avec la discrimination raciale qui règne au Brésil nous devons entrer dans le combat politique*, explique Antonio Leite, *et nous retourner sur notre passé. Nous cesserons alors de demander à un pays bâti sur une structure esclavagiste de générer la première démocratie raciale du monde* ». □

Véronique MORTAIGNE

(1) Ces chiffres sont contestés par les organisations noires. Le désir de paraître blanc et de « blanchir la race » empêche bon nombre de Métis de se ranger dans la catégorie des gens de couleur. Le critère racial a été pris en compte pour la première fois au recensement de 1977. Selon le député Abdias do Nascimento, 70 % des Brésiliens sont « noirs ».

(2) Les quilombos possédaient une organisation sociale communautaire : culture de la terre, pouvoir politique partagé au sein d'un conseil...

CULTURES

Théâtrissimo

C'EST FOU. Peintre, écrivain, Marie Bashkirtseff voyagera beaucoup, entretiendra une correspondance avec Maupassant, collaborera au journal féministe *La citoyenne*, jusqu'à ce que la mort l'emporte à l'âge de vingt-quatre ans. C'est à travers quelques extraits de son journal (1) que Victor Viala et son équipe ont choisi de la faire revivre pour nous, avec beaucoup d'amour et de sensibilité. Du bon boulot, **Le Journal de Marie Bashkirtseff**.

Avec **Psycause toujours**, de Jean-Loup Horwitz, sur une mise en scène de Michel Jestin, François Domange, sur le divan de son psychanalyste, réalise une authentique performance d'acteur autour de quelques-uns de ses fantasmes, racontés de l'intérieur. Un texte difficile, une tendance un peu criarde dans l'interprétation, mais au bout du compte, un bon moment, entrecoupé de quelques pages de publicité. Imaginez quelques plantureux rôts, Burr... Burrq... suivis de « *Perrier c'est fou* », et vous avez pigé l'essentiel (2).

Paradoxalement, si le cinéma kurde est mondialement connu grâce à l'œuvre de Yilmaz Güney, le théâtre kurde, lui, demeure tout à fait clandestin. Halk Oyunculari, « le théâtre du peuple » était cependant de passage à Paris, avec **Les fleurs de Newroz**. Un théâtre authentiquement populaire, un théâtre

de lutte et de résistance, animé par des écrivains, des musiciens, des acteurs, tous condamnés pour délit politique dans leur propre pays. Une pièce écrite par Ayse Emel et Mahmut Baksi, qui raconte l'oppression dont est victime le peuple kurde, en lutte pour sa libération, dans un petit village de montagne. Un spectacle (3) très riche, très percutant, où danses et chants se taillent la part belle... **Newroz**, c'est aussi le nouvel an kurde, le printemps, symbole de la renaissance et de la liberté, dont les fleurs sont celles de l'espoir. Opéra bouffe, avec fugues, duos, chœurs a capella, cantates, bergerettes, de Schubert, Bach et Verdi. Il y avait tout ça dans **L'apologue** (4) de Guénolé Azerthiope. Une succession de sketches drôlissimes autour des problèmes cruciaux de notre civilisation occidentale. Créé à la Biennale de Paris, en 1971, c'est toujours aussi frais. Un grand coup de chapeau à l'ensemble instrumental et choral du Fénelon Bazar Illimited. A faire leurs conneries, ils auront toujours soixante-cinq ans, c'est vraiment pas banal. □

(1) *Théâtre Essai/Cie Sylvie Faure*

(2) *Théâtre 3 sur 4, 122, Bld de Montparnasse. 75014.*

(3) *Institut Kurde, 106, rue Lafayette. 75010.*

(4) *Café de la Gare, 41, rue du Temple. 75014.*

PAOLO E GIOVANNA. Il y a la « *Marini* », la jeune bourgeoise qui jouait de la guitare classique dans les soirées de l'intelligentsia (elle traduit « l'intelligence ») romaine. Celle-ci vous

raconte de succulentes histoires d'entre fromages et dessert, sur un ton classe. Il y a *Giovanna la « rouge »* qui chantait des chansons révolutionnaires dans les comices à Fuimicino, la banlieue de Rome. Celle-là transmet la passion des grands révoltés.

Comme Pasolini, *Giovanna Marini* a connu ces deux mondes et aimé le dernier, celui du peuple. Italienne, l'accent le dit assez, la cinquantaine alerte, elle livre aujourd'hui sa version de Pasolini, mort il y a neuf ans. **Pour Pier Paolo**, présenté à Beaubourg dans le cadre du Festival d'automne, nous donne à découvrir un aspect méconnu du grand cinéaste italien : le paysan-poète du Frioul.

« *Jo i soj neri di amôur/nè frut nè rosignôul/dut antèir coma un flôur/i brami senza sen. (Je suis noir d'amour/ni garçon ni rossignol/ tout entier comme une fleur/ je désire sans désir)* ».

Pendant plus d'une heure *Giovanna Marini* donne la traduction des poèmes de cette **Suite Furlana** (1), les chante avec sa troupe (quatre chanteurs et cinq musiciens) et raconte : Pasolini, les contestataires de la Mostra de Venise, les comices ouvriers. Poèmes d'amour, et de lutte, écrits en 1944 en dialecte du Frioul (ce que l'époque mussolinienne ne pouvait tolérer), ces textes sont beaux et forts comme la musique à la fois recherchée et ancrée dans les traditions populaires.

Et comme Pier Paolo. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est elle, *Giovanna Marini*. □ **V.M.**

(1) *La Meglio Cioventi - Ed. Sansoni. Suite Furlana (1944-49).*

L'Apologue, de Guénolé Azerthiope

L'IDOLE DES BLANCS

Sélection/Disques

Bleu de Marseille, de Carte de Séjour. Le nouveau 45 T de nos Beatles arabes. CBS.

The woman in red, de Stevie Wonder. Fun fun fun, black music et humour semblent vivre un amour incommensurable. 33 T. RCA.

Live « Paris-Ziguinchor », de Toure Kunda. Explosif, géant, plus qu'un concert, c'est une fête. Celluloid 33 T.

Farewelle my summer, love 1984, de Michael Jackson. Un noir idole des Blancs. RCA 33 T.

Abele Dance, de Manu Dibango. Après trente de burlingue, Manu Dibango se lance dans l'électro-funk. Maxi 45 T.

The Voice, de Bobby Mc Ferrin. Impressionnant, deux faces entièrement acapella, il faut les tenir. Elektra/WEA.



— Quilombo —

FOULE ESCLAVE, DEBOUT, DEBOUT

Sort ces jours-ci un film de Carlos Diegues sur une république des esclaves, fondée au Brésil au XVI^e siècle par des Noirs en fuite. Une analyse et un entretien avec l'auteur.



Zézé Motta, interprète de Dandara, femme du grand roi Ganga Zumba

Avec **Ganga Zumba**, Carlos Diegues avait déjà réalisé en 1964 un premier film sur le marrochage, ce vaste mouvement de révolte et d'évasion des esclaves qui secoua le Nouveau Monde. **Quilombo** reprend le même thème et le situe dans l'histoire du Brésil naissant.

A la fin du XVI^e siècle un groupe d'esclaves se rebelle dans une sucrerie de la région de Pernambuco, à leur tête se trouve Ganga Zumba, un ancien prince

africain. Une fois leur liberté conquise, ils rejoignent le quilombo (1), de Palmarès. Ganga Zumba y révèle ses qualités de chef et organise avec sa femme, la guerrière Dandara, la nation des anciens esclaves en la dotant d'une économie prospère et d'une structure étatique autonome. Le quilombo résiste efficacement contre tous les assauts des Portugais. Mais ceux-ci parviennent à remporter une victoire décisive contre les Hollandais — ils avaient réussi à occuper une partie importante du Brésil — et

concentrent à nouveau leurs attaques contre le quilombo de Palmarès. Carlos Diegues s'appuie sur les rares faits historiquement vérifiables de cette extraordinaire aventure humaine pour créer une épopée à la mesure du Brésil. Il fait revivre avec un souci quasi anthropologique une société libre sur laquelle bien peu de choses authentiques ont été dites. Qui, à l'époque, se souciait d'écrire l'histoire de cette expérience durable certes, mais finalement vaincue ?

Quilombo fait renaître des images enfouies dans le souvenir des études passées ou de la mémoire cinématographique. Zumba, dans **Quilombo**, répète le geste de ces guerriers ibères qui, refusant la conquête romaine, se jetèrent du haut d'une falaise avec femmes et enfants. Mais avant cela, les hommes libres de Palmarès avaient réalisé pendant un siècle le rêve de tous les esclaves évadés, la création d'une société libre et, souvent, égalitaire. L'expérience, si contagieuse, du quilombo de Palmarès, ne pouvait être tolérée par les Portugais.

Quilombo de Carlos Diegues est l'un des grands films sur les révoltes d'esclaves aux côtés de **Spartacus** de Stanley Kubrick, **Queimada** de Gille Pontecorvo, **La dernière cène** de Tomas Gutierrez Aléa.

Une relecture poétique

Il y a dans **Quilombo** une poésie et une plastique que l'on retrouve rarement ailleurs. La relation des êtres à leur milieu de vie, la façon dont ils se déplacent et s'expriment, confèrent une grande crédibilité à cette reconstitution — par ce terme il faut plutôt entendre invention — de l'histoire du peuple brésilien. Cela est dû à l'écriture cinématographique et à la direction d'acteurs de Carlos Diegues, tout autant qu'aux techniques de construction des décors. La production du film a préféré utiliser « la paille et l'argile » plutôt que le polystyrène et le contre-plaqué. Le film ne souffre pas du côté carton-pâte des nombreuses reconstitutions historiques hollywoodiennes.

De même le travail effectué sur la musique marque un respect profond de l'expression populaire brésilienne à savoir un fantastique croisement sonore de cultures. Cette pluralité de rythmes laisse bien sûr une part déterminante à l'héritage musical africain : chant de louange à la terre, célébration de la naissance d'un enfant à Palmarès, chant de deuil à la mémoire de « *Ceux qui partent pour une nouvelle vie* ». Les rituels religieux du Condomblé sont chantés en Yoruba, sa langue originelle africaine. C'est Gilberto Gil, interprète et compositeur brésilien de grande renommée qui a écrit la musique de **Quilombo**. Gilberto Gil a été un de ceux qui ont fait pénétrer le plus les rythmes et la langue Yoruba sur les ondes brésiéliennes. Il faut également noter la qualité du thème d'ouverture et de clôture du film, une samba chantée en chœur et qui dit l'idéal utopique du Quilombo. □

Jean-Pierre GARCIA

(1) Quilombo : communauté libre

CARLOS DIEGUES RACONTE

A ceux qui lui reprochaient la non-présence des Indiens dans l'univers de **Quilombo**, Carlos Diegues précise que s'ils n'apparaissent pas de façon explicite dans son film, ils sont partie intégrante de l'univers de la nation de Palmarès :

« *Etant également victimes de la domination européenne, des Indiens persécutés et des pauvres des villes du littoral se sont installés au « quilombo », constituant, sous l'hégémonie noire, la première société démocratique et libertaire dont on ait entendu parler sur le continent américain. Il y ont inventé une langue, une religion et une culture nouvelles, qui étaient la synthèse de beaucoup d'autres ; ils y pratiquaient des coutumes tout à fait originales, des*

« *Comme tout film historique, celui-ci est également un film d'anticipation. Comme tout voyage dans le passé ressemble à un voyage dans l'avenir, celui-ci est l'histoire d'un rêve, d'une fantaisie qui est devenue (et qui deviendra) réalité. Il s'agit d'une réalité dont les historiens ont gardé peu de souvenirs, car on sait que l'on n'a pas l'habitude d'écrire l'histoire de ceux qui ont échoué.*

Voilà pourquoi ce film est une hypothèse historique et une possibilité anthropologique. Quilombo raconte l'histoire de la première grande utopie brésilienne par l'intermédiaire de la vie de ses deux derniers chefs et principaux héros de Palmarès — Ganga Zumba, l'homme d'Etat sage, et Sumbi, le guerrier immortel.

Carlos Diegues conclut en distinguant nettement **Quilombo** des reconstitutions historiques et autres films à grands spectacle :

Carlos Diegues au Festival de Cannes



rapports sociaux qui incluait la propriété collective de la terre et le choix des gouvernants par le peuple.

Carlos Diegues oppose alors ce monde « libertaire » à celui fait de violence et d'oppression qui s'installait sous la domination blanche. On sait les drames contemporains hérités de cette situation.

« *Pendant que dans les villes du littoral sous domination coloniale on fondait le pays exploité, misérable et injuste dont nous avons hérité, sur les montagnes sauvages de l'intérieur on bâtissait une nouvelle civilisation, la première grande utopie américaine, fondée sur le rêve généreux brésilien de l'égalité ethnique, de la démocratie amicale, de la sensualité à la base de l'amour de la vie.*

Cet univers quasi mythique prend vie et forme autour de deux héros légendaires :

« *La saga du « Quilombo dos Palmarès » est l'épopée brésilienne par excellence. Il s'agit d'une épopée anti-grecque et anti-biblique, libérée de tout eurocentrisme, où la guerre et l'amour sont décrits avec humour, à l'aide du chant et de la danse, tel un opéra populaire, cultivant la sensualité et l'amour de la vie, contre la fascination perverse de la mort.*

C'est une épopée primitive et futuriste. Comme celui-ci est un film de cinéma, et le cinéma est une forme spécifique de connaissance qui ne reproduit pas des cultures, mais plutôt les invente, « Quilombo » est dédié à ceux qui savent que ce qui caractérise la grandeur de l'homme n'est pas la fidélité à son passé ou à ses origines, mais plutôt sa capacité de créer de nouvelles possibilités, d'inventer de nouveaux destins.

Propos recueillis par J.-P. G.

— Le mois de la photo —

Suivez notre regard

Quelques photographes du monde entier

EUROPE



Georges FÈVRE :
Carole,
Bertrand,
Didier



Lucien CLERGUE :
Jeune musicien
gitan



DEFIVE :
Tonkin, mars 1951
Poste de Thai Dao



La photo appartient de plain pied à notre quotidien, elle est l'instant, le moment, le témoin. Elle est l'équilibre des gris et des noirs, elle est le sens de la lumière, elle est la sensibilité visuelle. De l'histoire de la photographie chinoise de 1920 à 1960 (1), à la fête des morts au Mexique (2), de Lucien Clergue (3) et de son approche du monde des Gitans à l'univers sans hommes de Helmut Newton (4), de la sélection brésilienne (5), qui témoigne des divers aspects de la réalité physique et sociale du pays, aux photos de Martine Barrat sur la Goutte d'Or (6) et sur les femmes de ce quartier (7), le mois de la photo se tiendra dans une cinquantaine de hauts lieux de la capitale. Il s'affirme cette année encore, de novembre à décembre, sous l'impulsion de Jean-Luc Monterosso et de son équipe, comme un grand rassemblement des monstres sacrés de la couleur et du noir et blanc et surtout comme une façon de vivre et de rêver. □

Julien BOAZ



Kata SUGÁR :
Femme prolétaire,
1938

Paolo GORI :
Danse macabre

- (1) Mairie du 6^e, du 8 au 26 novembre
- (2) Musée des Enfants - Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris
- (3) Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris du 24 octobre au 6 janvier
- (4) Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris du 14 novembre au 27 janvier
- (5) Espace Latino-Américain, 44 rue du Roi de Sicile 75004 du 7 novembre au 8 décembre
- (6) Galerie du Jour, 3 rue du Jour 75001 du 21 novembre au 22 décembre
- (7) Galerie Samia Saouma, 2 impasse des Bourdonnais 75001 du 24 novembre au 22 décembre.

ÉTATS-UNIS

Léonard FREED
Entrée libre
dans la danse des fidèles

Certaines photos ne trompent pas. Au premier coup d'œil, on sait qu'elles ont été conçues dans l'amour. C'est le cas de « La danse des fidèles » paru au Chêne, chronique picturale et internationale de la vie juive traditionnelle signé Léonard Freed.

Né à New-York, de parents russes juifs, Freed s'est offert une belle crise d'identité productive dont il nous offre l'émouvant résultat.

Congrégations passionnées d'hommes tous barbés, tous livides, autour d'un « rebbe » livide et barbu.

Patriarches entourés de leur descendance, superbes femmes yéménites couvertes de bijoux, l'air terriblement arabes. Jeunes juifs d'une public-school anglaise que le cricket laisse parfaitement froids, au désespoir placide de leur entraîneur « goy ». Hommes épuisés d'arguties dormant sur les bancs d'une synagogue. La mèche coupée de l'enfant qui désormais peut entrer dans le monde éminemment masculin du verbe.

Le verbe, spécialité juive servie à tout heure du jour.

Les légendes de Freed sont à la hauteur de ses photos, parfois même ajoutent à l'émotion de l'image. S'y mêlent aux témoignages précis, ses souvenirs d'enfance, ceux de sa famille naïvement portée à survivre aux pogroms de la Sainte Russie.

Et pour clore cette chronique amoureuse, l'image d'un homme simple priant dans un train sous le regard de tous, mais seul conscient du regard de son Dieu.

La photo la plus respectueuse du sentiment religieux qu'il ait été donné de faire à un homme athée. □

Pauline JACOB



Jeunes juifs d'une public-school, religieux en prière :
Le monde juif de Léonard Freed

BRÉSIL

CORPO E ALMA. La photographie brésilienne d'aujourd'hui n'est pas complètement inconnue en France. Ces derniers temps, deux expositions organisées au Centre Georges Pompidou — *La Photographie Contemporaine en Amérique Latine* (1982) et *Brésil des Brésiliens* (1983) — en ont dévoilé une bonne partie. Cependant, dans les deux cas, le témoignage des divers aspects de la réalité physique et sociale du pays a été privilégié. Insistant sur le côté documentaire, la photographie présentée, même de la plus haute qualité, n'a pas rendu compte d'un second vecteur tout aussi essentiel : celui de la photographie comme langage, créatrice de ses propres signes, faits et procédés, la photographie des artistes photographes — parmi eux, José Oiticica Filho, Alair Gomes, Lygia Pape, Vera Chaves Barcellos, Iole de Freitas, Hugo Denizart e Mária Cravo Nato, les sept qui constituent l'exposition *Corpo e Alma*.

Le titre choisi est à la fois simple, presque innocent, et plein de connotations. Pour le Brésil des huit dernières années — qui a vu la jouissance du corps se répandre sans retenue après un long et ténébreux hiver répressif et qui a lancé toute son âme à la recherche d'une identité perturbée par tant de détournements et de souillures — il fonctionne comme une image motrice conservée dans l'inconscient collectif. Ce qui explique la pléthore de son usage répété : il y a du corps et de l'âme s'éparpillant à travers tout le Brésil actuel, dans les journaux et revues, sur les écrans et les vidéos, dans le commerce et le cadre quotidien.

En le transformant en titre de cette exposition, il n'y avait donc aucune intention d'inédit ou d'originalité. Il est ici simplement comme la marque déposée d'un espace et d'un temps compartimentés : le Brésil d'aujourd'hui. A tel point que nous n'avons pas voulu le transposer en français. *Corps et âme*, bien que correspondant littéralement au portugais, ajoute à *Corpo e Alma* une touche, un condiment métaphysique qui ne se retrouve pas dans le contexte brésilien. C'est une subtilité, mais c'est par la subtilité que les différences acquièrent leur véritable saveur. Et notre exposition lutte pour créer des différences aux yeux de l'étranger réducteur. Elle se veut l'antidote contre le venin de l'exotisme. □

Roberto PONTUAL
Commissaire de l'exposition

Photographie contemporaine au Brésil
7 novembre - 8 décembre
Espace latino-américain
44, rue du Roi de Sicile
75004

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare
Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



CRÉATIONS EXCLUSIVES GOTTEX

HENRI DANIEL

VILLE PLAGE COCKTAIL SOIR

GOTTEX, la « Rolls » du maillot de bain.
Vente en gros et renseignements au :

23, BD POISSONNIÈRE - PARIS-2^e - TÉL. 236-52-53

ETS WEINER

149-151, Quai de la gare
75013 - PARIS

ETS MOST

APPEL

« J'ai ouvert la voie. Allez de l'avant ! », ainsi Dora Tamana indiquait le chemin à suivre à toutes les femmes victimes de l'apartheid.

Elle est née en 1901 d'une famille de paysans très pauvres, dans un lieu qui s'appelait « Nqamakwe », maintenant « Transkei Bantoustan ». Son enfance fut très dure. Elle et ses sœurs devaient aider leur père qui s'efforçait de nourrir sa famille en faisant pousser quelques céréales et légumes sur un petit lopin de terre. Il fallait aller chercher l'eau très loin pour arroser. Elle arrive, malgré cela, à suivre des cours dans une école de Missionnaires locale. Durant sa jeunesse, elle n'a guère de notion de ce qui se passe à l'extérieur, ni de la « politique ». En 1923, elle épouse John Tamana, qui dut la laisser seule, avec 6 enfants, pour chercher du travail au Cap. Elle lutte dur pour rester vivante et faire survivre ses enfants. Elle essaie de rejoindre son mari au Cap, mais la vie y était encore plus difficile. Deux de ses enfants meurent. Elle n'en voulut jamais à ses « frères ». Elle avait compris que le système des « Pass » et l'apartheid créaient et entretenaient la misère des hommes qui, désespérés, trouvaient une consolation dans l'alcool, et ne pouvaient s'en prendre qu'à elles, celles qu'ils aimaient. Elle avait entendu dire que, dans certains pays, les mères pouvaient laisser leurs enfants dans des crèches ou jardins d'enfants pour aller travailler. Elle avait compris que les femmes, pour détruire toute cette misère, devaient s'en prendre à l'apartheid et construire une Afrique du Sud fondée sur la « Charte de la Liberté ». Tout en souffrant, elle voulut aider ses sœurs à s'en sortir.

Avec l'A.N.C., elle se mit au travail. Elle fit comprendre aux femmes qu'elles étaient les égales des hommes, et que Noirs, Métis, Indiens, étaient les égaux des Blancs. Elle organisa chez elle une crèche de vingt enfants.

Le nom de Dora Tamana, femme courageuse, mère exemplaire, créatrice dans son pays de la première crèche pour les enfants noirs, a été donné à une crèche qui vient de se créer en Zambie pour les enfants des réfugiés d'Afrique du Sud. Les femmes qui s'en occupent sont de la même trempe et, Dora Tamana ayant ouvert la voie, elles vont de l'avant. Avec l'aide du gouvernement zambien, elles ont pu avoir un terrain, elles ont aménagé des locaux. Il y a, en ce moment, une quarantaine d'enfants de un mois à quatre ans. MRAP-SOLIDARITE (1) parvient à cette crèche.

Des tee-shirts en coton, des jeux d'éveil, sont partis. Mais il faut là, comme dans toutes les écoles, beaucoup de choses : depuis les produits anti-moustiques jusqu'aux jeux, en passant par des vêtements et des produits d'hygiène, et de l'argent pour des produits que l'on peut trouver sur place.

Jacqueline GRUNFELD

(1) MRAP-SOLIDARITE, dont l'action est complémentaire de celle du MRAP, apporte un soutien moral et matériel aux victimes du racisme, en France et dans le monde. Adhésion : 150 F. Membre donateur : 200 F. Membre bienfaiteur : 500 F et plus. 89, rue Oberkampf, 75011 PARIS. Tél. (1) 806.88.00

Lectures

QUÊTE DU GRAAL. « *Ecllosion répétée* », l'écriture de Marguerite Duras nous transporte une fois encore sur les rives de Mékong. Vers le Soleil Levant, à la rencontre de son premier amour, un Chinois. « *Il sent bon la cigarette anglaise, le parfum cher, il sent le miel, à force sa peau a pris l'odeur de la soie... il est désirable* ». Mais nous sommes en pleine période coloniale et les interdits pèsent lourds. « *Dès les premiers jours, nous savons qu'un amour commun n'est pas envisageable, alors nous ne parlerons jamais de l'avenir* ». Violence de la mémoire, le style Duras ne nous cache rien de ce que fût sa douleur : « *Ma mère se jette sur moi, elle m'enferme dans la chambre, elle me bat à coups de poing, elle sent mon corps, mon linge, elle dit qu'elle trouve le parfum de l'homme chinois... que sa fille est une prostituée, qu'elle va la jeter dehors, qu'elle désire la voir crever et que personne ne voudra plus d'elle, qu'elle est déshonorée, une chienne vaut davantage* ».

Amour d'un petit frère, quête du père, les mots se déroulent les uns dans les autres. « *Tout allait à son désir et le faisait me prendre. J'étais devenue son enfant. C'était avec son enfant qu'il faisait l'amour chaque soir* ». Son roman est surtout celui de la passion, mais il est aussi celui de la séparation : « *La séparation d'avec la terre s'était toujours faite dans la douleur et le même désespoir, mais ça n'avait jamais empêché les hommes de partir, les juifs, les hommes de la pensée et les purs voyageurs du seul voyage sur la mer* ».

Une écriture qui palpite de fièvre, dans les plis de son sang, et qui cherche l'amour, incomparable métissage, comme on quête le Graal aux lèvres des fontaines. □ D.C.

L'amant, de Marguerite Duras, éd. de Minuit

TRAVERSÉE. Du port d'Alger le car-ferry Tassili appareille à destination de Marseille. Rêvant encore à l'hôtesse rousse du complexe touristique « Les Sables d'Or de Zéralda », Omar, un jeune A.N.I. (traduisez Arabe non identifié) est à bord. Il y rencontrera Chérif, Féfer, Abou... Batomic et les autres, un couple de « Black-panards » (traduisez « pieds-noirs »), un belge new-wave fatigué et des jeunes filles tiers-mondistes.

Temps d'une traversée que ce premier roman où l'auteur — trente ans, photographe de presse et... A.N.I. de la deuxième génération — n'y va pas du



HELENE BAMBERGER

Marguerite Duras

dos de la plume. Beaucoup de scènes dialoguées, drôles et vivaces, sur les péripéties du rafirot ; sa cargaison humaine allègrement « croquée ». A la balance d'un humour oscillant, gentil/acerbe (la gravité perce au-dessous) qui vous retourne comme un gant les lieux-communs sur et autour de l'immigration. Peut-être le premier roman à faire naviguer la question loin des sirènes militantes. Des mouettes d'Alger à la Garenne-Colombes d'Omar : l'ironique sillage d'un récit mené à toute vapeur. □

Jean-Jacques PIKON

Les A.N.I. du Tassili. Ed. Seuil

LE TEMPS RAYÉ. « *Les sans-patrie ont toujours tort, puisqu'ils transportent du bois mort* ». Hommage à Henri Thomas, à Jules Supervielle, à Jean Paulhan. Métamorphose permanente, l'écriture de Armen Lubin, de son vrai nom Chahan Chahnour Kerestedjian, est à la fois une prose et une poésie aux senteurs de l'exil.

Exil de son Arménie natale d'abord, de sa terre-mère. Exil intérieur aussi, rongé par la souffrance. « *Il n'y a pas de maladie, mais des ruptures* » écrira-t-il, lui, l'allongé sur les lits d'hôpitaux, comme le furent Verlaine et Joe Bousquet.

Réfugié en France depuis 1923, le poète ne connaîtra que « *logis provisoires* » sur les hauteurs de Montmartre ou celles de Belleville. Paris, ce sera le Parnasse, les hôtels, les fêtes noctambules, les prostituées, les peintres et les écrivains. Poésie du mystère dont il trouve l'essence « *dans la résine qui a coulé* ». Poésie blessée « *comme le loup solitaire qui se tait pour mourir* », où le temps, l'espace et la mort sont inséparables. « *Pas de ligne d'horizon, mais un filet de sang* ».

Pour Arthur Adamov, Armen Lubin, « *c'est la conscience du prisonnier,*

enfermé, limité, borné : et pour qui le temps et l'espace ne sont plus des concepts, mais des choses à réinventer ».

« *D'un œil parcourant sans ciller l'espace soumis, le temps rayé, les mêmes mots, toujours que l'océan roule, l'écume y vole à la crête des dunes* ».

Une poésie pour finir, qui telle une musique d'espoir « *où les champions marchent devant* », sent bon l'aubergine et le piment farci. □

Daniel CHAPUT

Les logis provisoires, de Armen Lubin, préface de Daniel Leuwers, éd. Rougerie - Mortemart - Mézières-sur-Issoire 87330

KIOSQUE

Sélection/Livres

Les rendez-vous de Kronstadt, de Edgar Reichmann. *Les problèmes de l'exil à travers la vie d'un juif roumain*. Ed. Pierre Belfond.

Les barricades solitaires, de Carlos Semprun Maura. *Un vieil homme évoque ses souvenirs, à travers la guerre d'Espagne, la résistance, les mouvements de libération en Amérique du Sud*.

Les phalènes, de Tchicaya U'Tamsi. *La vie à Brazzaville dans les années cinquante*. Ed. Albin Michel.

Le pénitent, de Isaac Bashevis Singer. *Revenu à la stricte observance de la loi juive, un homme devant le Mur des lamentations raconte l'histoire de sa vie*. Ed. Stock.

Le mur de la peste, de André Brink. *Les intellectuels devant les problèmes que pose la situation politique en Afrique du Sud*. Ed. Stock.

L'été 36, de Bertrand Poirot Delpech. *La défense du territoire contre l'invasisseur, le congé-payé, en passe de devenir une véritable croisade pour la sauvegarde de l'Occident chrétien*. Ed. Gallimard.

Tombeza, de Rachid Mimouni. *Une histoire de l'Algérie, des années trente à nos jours, vécue par un personnage monstrueux et attachant*. Ed. Robert Laffont.

Libération de Paris, de Francis Crémieux. *Des historiens d'occasion ont présenté la libération de Paris comme une victoire des « gaullistes », l'auteur à grand renfort de témoignages s'efforce de rétablir la vérité*. Ed. Messidor.

— Chalet suisse —

HUIS-CLOS SOUS LA NEIGE

Je ne suis pas un spécialiste du racisme, toutes mes recherches portent sur les phénomènes de groupe. Et comme pour faire des expériences il faut des moyens, je réalise depuis des années des émissions de radio et de télévision à partir d'expériences d'isolement de groupes. Le problème du racisme ne m'intéresse pas plus que tout un chacun. Mais j'ai eu l'intuition d'un rapport entre la mentalité de groupe et ce phénomène, et du coup le désir d'organiser une expérience sur ce sujet.

J'ai donc réuni, dans un lieu farouchement isolé, quatre Européens, dont un juif et un Algérien, un Marocain, un Congolais et un Zaïrois. Farouchement est un euphémisme, puisqu'il s'agissait d'un chalet situé à mille trois cents mètres d'altitude, en plein hiver, auquel on n'accédait qu'à skis ou en raquettes.

« Vous êtes colonialiste. Nous ne mangeons pas de porc, et il n'y a que des saucisses ! »

Le recrutement s'est fait par petites annonces. Dans la presse quotidienne suisse, j'ai inséré ce message : « Etes-vous raciste ? Avez-vous le courage de vos opinions ? Ecrivez-moi... » Puis une autre série d'annonces : « Avez-vous été victime du racisme ? Avez-vous envie d'en parler ? Ecrivez-moi... »

Le résultat de ces annonces fournit un enseignement en soi : des racistes déclarés, il y en a eu une cinquantaine. En revanche, des gens qui se disaient victimes du racisme, il n'y en a eu que trois, et très apeurés. Ils acceptaient de parler de leur expérience en privé, mais restaient très inquiets à l'idée d'étaler ça sur la place publique. Deux d'entre eux ont voulu participer à l'expérience, (je ne force jamais personne, dans la mesure où je sais les graves conséquences que peuvent avoir de telles situations). Les autres se sont recrutés de bouche à oreille.

Nous avons trouvé un refuge sans électricité dans le Jura vaudois. Nous avons équipé l'endroit pour permettre le tournage, et apporté sacs de couchage et nourriture à préparer : il était important que les gens aient à coopérer pour survivre, à se débrouiller entre eux. Au jour

Jean-Pierre Friedman, psychologue, a des idées bizarres. Pour les besoins d'une émission de la télé suisse, il a enfermé, pendant huit jours, dans un chalet isolé, quatre racistes et quatre victimes du racisme.

dit, tout le monde est descendu du train. Nous les avons tous, skieurs ou pas, équipés de skis de fond, et en route. Vous savez sans doute qu'en skis de fond, si la montée est pénible, la descente est périlleuse pour les débutants. Les gens étaient bel et bien coincés là-haut.

Dans le chalet, il y a eu deux sortes de phénomènes : ceux que je provoquais : rencontres, discussions... et ceux de la vie commune. Il leur a fallu prendre possession d'un unique dortoir, disposer



Jean-Pierre Friedman

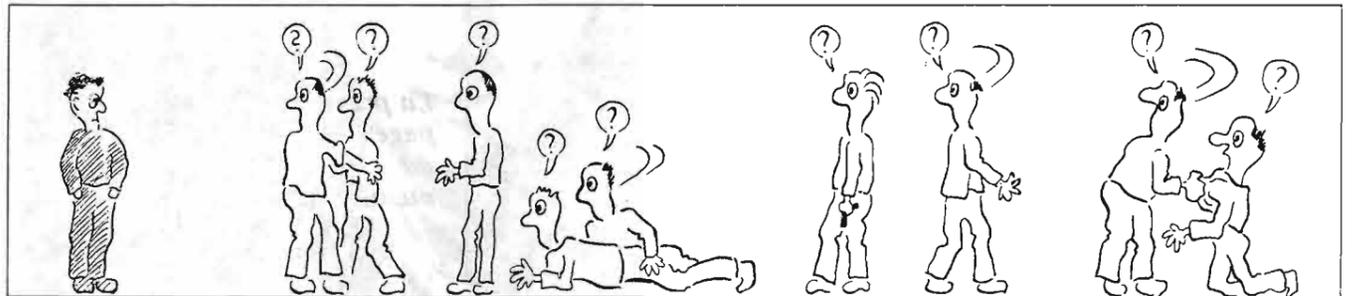
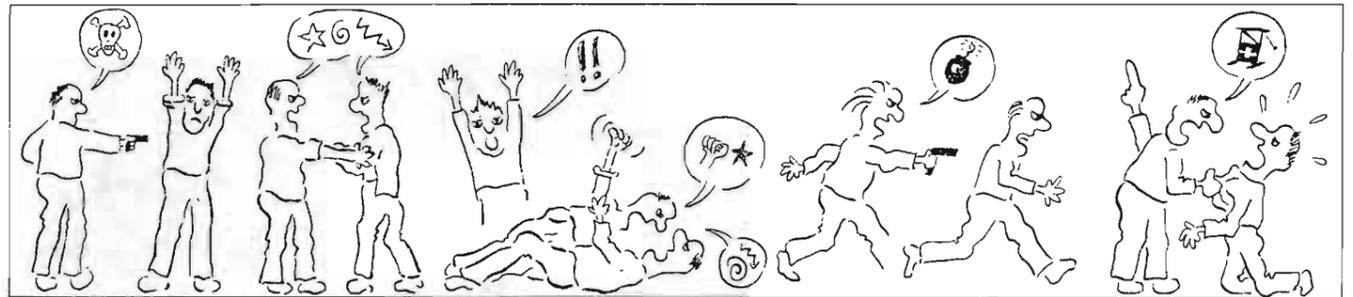
leurs sacs de couchage. Certains avaient dit qu'ils ne pouvaient supporter la présence d'un Noir, l'un d'entre eux était terrorisé par les Blancs. Il fallait coopérer, décider de ce que l'on allait manger, le préparer, servir à table, faire la vaisselle, se laver à un seul point d'eau...

En arrivant, tous voulaient certainement démontrer quelque chose. Mon problème d'animateur était d'aller au-delà des discours tout faits qu'ils ressassaient depuis longtemps. Au début, on philosphait, on cabotinait devant les caméras. J'ai d'abord laissé faire, puis je suis intervenu pour qu'on quitte tout discours général pour ne s'occuper exclusivement que de ce qui se passait dans le chalet.

On aurait pu s'attendre à ce que ce soit la communauté de vie, les tâches quotidiennes qui engendrent le plus de conflits. Paradoxalement, dans la vie quotidienne, les gens ont fait preuve d'une courtoisie exceptionnelle, qui contrastait avec l'extrême violence des discussions. Courtoisie qui n'excluait pas les problèmes. J'ai appris plus tard qu'en fait tous vivaient dans la peur. Un des Noirs ne pouvait dormir qu'avec un couteau à la main. Mais jamais pendant le séjour cette peur n'a été énoncée, jamais les uns et les autres n'ont avoué les nuits blanches qu'ils passaient à s'épier mutuellement.

Exemple de friction : au bout de deux jours, l'un des racistes blancs — je dis « raciste » sans jugement, c'est eux qui se présentaient ainsi — déclare : « Finalement, on est en train ici de démontrer la suprématie des Blancs sur les autres, puisque depuis deux jours, c'est nous qui faisons la cuisine. Vous, les Noirs, vous n'êtes bons qu'aux tâches subalternes, à servir et faire la vaisselle ». Les Noirs et les Arabes, fous de rage, ont répondu en substance : « Ce n'est pas la suprématie des Blancs que vous démontrez, mais votre colonialisme : vous n'avez apporté ici que de la nourriture européenne, nous ne mangeons pas de porc et il y a beaucoup de saucisses. On peut vous faire un poulet à la mangue, mais pas une potée aux choux ». Au passage, c'était une pierre dans mon jardin, puisque c'est moi qui avait prévu la nourriture.

Quant au groupe lui-même, il a suivi une trajectoire très nette : le premier jour, ils sont tous arrivés avec leur clichés. Tout le monde était contre tout le monde. Plus exactement, les Blancs maintenaient une sorte de solidarité, les Noirs aussi. Un des Noirs a commencé par attaquer violemment l'Algérien, en disant qu'il avait plus souffert du racisme pendant ses études en Algérie qu'en Suisse. Il y a eu aussi un conflit très dur entre l'Algérien et le Marocain,



à propos d'un rien. Au bout de deux ou trois jours, les rapports avaient atteint un état de tension extrême, et j'ai l'impression que les gens ont pris peur, et brusquement et sans doute inconsciemment, ils ont décidé de se constituer en groupe. Il fallait en finir, s'entretuer ou chercher la paix. Ils ont choisi la paix, le consensus sur ce mode : ici, on est tous des gens bien, des gens courageux qui disent ce qu'ils pensent, et finalement racistes ou antiracistes, nous sommes contre les injustices.

blancs m'a dit au retour dans la vallée : « Deux jours de plus, et je tuais quelqu'un ». Ce quelqu'un, ce n'était pas un Noir ou un Arabe, c'était Daniel. Ces gens ont-ils changé après cette expérience ? Non. Nous avons tous déjeuné ensemble au retour dans la vallée. Un observateur moralisateur et superficiel aurait pu croire, autour de ce repas de fête, que tous étaient désormais frères. En fait, je suis retourné deux mois plus tard revoir les uns et les autres. Ils sont pires qu'avant, parce qu'ils n'ont plus

« L'ennemi devient celui qui refuse le consensus. A la fin, un nouveau racisme s'était créé : le racisme anti-Daniel »

Un seul, un Blanc, a refusé le consensus, prétendant qu'il n'était pas dupe, et que tout le monde, dans le chalet, en fait se détestait. Les autres ont tenté de le convaincre, puis finalement l'ont exclu. Le besoin de sécurité des individus passait par la constitution d'un groupe homogène au-delà des divergences, acceptables dans la société globale, mais intolérables « là-haut ». L'ennemi est devenu celui qui refusait ce consensus. A la fin, s'était créé un nouveau racisme, le « racisme anti-Daniel ». Un des racistes

aucune raison valable de modifier leur attitude.

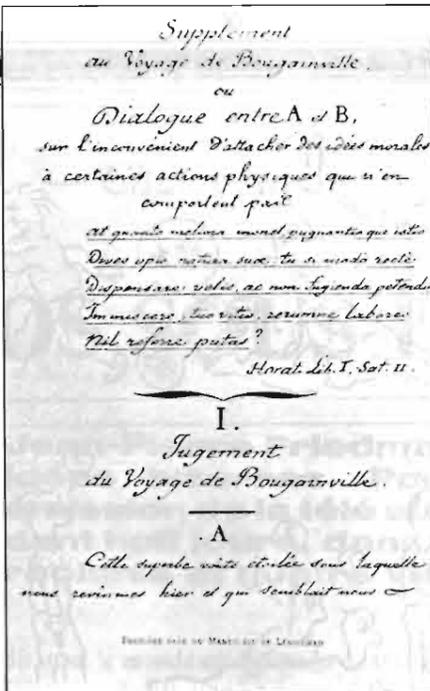
Je ne crois pas à la perversité des gens. Je crois que leurs attitudes leur sont dictées par des phénomènes, souvent sociaux, qui leur échappent, à savoir le besoin de protéger l'intégrité d'un groupe perçue comme étant en danger. Pour ce faire, il faut exclure les déviants, les Arabes, les infirmes, les homosexuels qui sont saisis comme pouvant mettre en danger l'intégrité du groupe.

Un groupe existe à partir du moment où l'idéologie qui le structure n'est pas contestée. D'une façon plus générale, on ne voit apparaître de « bouc émissaire » que dans les sociétés malades. Dans les sociétés où ne se posent pas de problèmes de survie, ou bien dans lesquelles on n'est pas tombé dans la décadence de la trop grande facilité, ces problèmes de bouc émissaire n'existent pas. Dans la société américaine des années 60, on crève de bien-être et d'ennui, et on va lyncher quelques Nègres le samedi, histoire de se ranimer. Dans les sociétés malades de problèmes économiques, comme la société française actuelle, plutôt que d'admettre qu'on souffre de ses propres tares et faiblesses, on trouve plus commode de désigner des boucs émissaires.

Le racisme est contenu en germe dans toute société, qui est un besoin d'homogénéité. Dans une société saine, il reste latent, furtif, feutré. Dans une société malade, il prend des formes répréhensibles, qui vont de la violence verbale à l'indifférence manifeste et même à la violence physique. C'est là-dessus que vient se greffer la dimension perverse individuelle, c'est là qu'on voit des gens balancer des Arabes par la fenêtre du train. □

Jean-Pierre FRIEDMAN
(Propos recueillis)

Editions Pierre-Marcel Favre



Le supplément
au
Voyage de
Bougainville :

La première
page
du
manuscrit.

— Les bons sauvages —

DIDEROT CONTRE LE COLONIALISME

Il y a deux cents ans, mourait Diderot, sans doute un des seuls philosophes du Siècle des Lumières à n'avoir pas souhaité leur exportation forcée outremer. Il s'en expliquait dans le Supplément au voyage de Bougainville.

À u XV^e siècle, l'Europe médusée découvre, grâce à ses navigateurs, l'existence d'une humanité autre, étrange au sens propre. Toute une conception du monde s'en trouve ébranlée. Aux pionniers, Amerigo Vespucci, Magellan et Christophe Colomb, en succéderont d'autres, désormais sans discontinuer.

Rapidement, s'ajoute aux simples récits de voyage, une réflexion sur cet « autre » et sur les moyens qu'emploie le monde ancien (on ne dit pas encore l'Occident) pour venir à sa rencontre. Montaigne, parmi les premiers, dénonce les horreurs de la colonisation brutale.

Dans ces peuples souvent décrits comme « heureux et vertueux », humanistes et libertins trouveront la preuve de l'existence d'une morale naturelle (c'est-à-dire débarrassée de Dieu) qui, fondée sur l'instinct, s'accorderait avec la raison. Ainsi se constitue le mythe du « bon sauvage », un mythe où l'état réel de ces sauvages n'intéresse personne : les auteurs négligent de les considérer dans leur singularité et dans leur histoire propre.

En 1772, Bougainville, un soldat explorateur, mathématicien de surcroît, fait paraître un récit du voyage qui l'a conduit, depuis Nantes, « jusqu'au détroit de Magellan, dans la mer Pacifique, entre ces îles qui forment l'archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle Hollande ». Il rase Madagascar, le Cap Bonne-Espérance, suit les côtes d'Afrique, pour revenir à son point de départ. L'année suivante, Diderot fait circuler des copies de son **Supplément au voyage de Bougainville**.

Ce qui l'intéresse dans le texte, sous-titré *Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas*, c'est la partie du récit original de Bougainville où il décrivait les mœurs des Tahitiens.

« Mon état, ma religion ! »

Tahiti, pour Diderot, fonctionnera comme un mythe, une utopie permettant de découvrir les origines du mal social européen, de dénoncer les vices d'une société sclérosée, peut-être d'y porter remède. « *Le voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne. Jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi* » affirme-t-il au début. Et à la fin : « *Je ne parcourrai pas toutes les contrées de l'univers, mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Tahiti* ».

Pas de naïveté dans ce jugement, Diderot ne succombe pas aux pièges faciles de l'exotisme ou du folklore. Il confronte simplement les codes européens et celui d'une société dont le fonctionnement plus proche de la nature lui semble plus conforme au véritable intérêt des individus.

C'est ce qui se produit dans le dialogue supposé de l'aumônier de l'expédition et du Tahitien Orou. Prié de choisir une compagne de lit entre la femme et les trois filles d'Orou, l'aumônier, après fortes exclamations (*Mon état, ma reli-*



Diderot : « Pleurez malheureux Tahitiens »

gion ! », se retrouve « le lendemain couché à côté de cette jeune fille qui l'accable de caresses ». Ce qui ne l'empêche pas, au réveil, d'entamer avec le Tahitien une polémique qui débouche sur la condamnation du mariage, consécration théologique d'une société fondée sur la force et la propriété : « *Ne vois-tu pas, dit Orou, qu'on a confondu dans ton pays la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté, qu'on quitte, qu'on prend, qu'on échange, sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, qui peut se donner ou se refuser pour toujours, qui se plaint et souffre, et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on n'oublie son caractère ou qu'on ne fasse violence à la nature ?* ».

Diderot ne conclut pas à la supériorité de l'homme sauvage, et ne l'offre pas comme modèle à ses contemporains, malgré la justesse des remarques qu'il lui attribue. Mais il répand, par son intermédiaire, une suspicion générale sur les mœurs et toutes les idées de son époque : rien ne doit échapper à l'examen critique, tout doit passer au crible de la raison et du bon sens.

La démarche n'est sans doute pas nouvelle. La littérature a déjà souvent utilisé le sauvage comme un révélateur qui par ses interrogations forcément naïves met en question la société à laquelle il est confronté. Tahiti, c'est l'anti-Europe. L'île intéresse Diderot essentiellement à ce titre, il ne s'en cache d'ailleurs pas, comme en témoigne ce dialogue :

B : « (J'estime) beaucoup davantage les mœurs des Tahitiens et le discours d'Orou.

A : Quoiqu'un peu modelé à l'europpéenne.

B : Je n'en doute pas ».

Mais ici, le sauvage n'est pas, comme souvent dans la littérature « débarqué » en France. Il parle de chez lui, Diderot ne borne pas son rôle au questionnement, il lui attribue un discours revendicatif, voire péremptoire. Orou ne questionne pas comme tous les « sauvages » du genre, il donne des solutions. Et dans le dialogue avec l'aumônier, ce sont les questions de ce dernier qui apparaissent comme la mise en valeur du discours d'Orou. La pratique littéraire est dès lors inversée.

« Un jour vous servirez sous ces hommes ambitieux »

C'est de cette façon que Diderot échappe à cette condescendance qui traverse la majeure partie du discours anthropologique du XVIII^e siècle et au-delà, et affirme, même quand elle vante les charmes de l'état de nature, la supériorité de l'homme civilisé sur l'homme sauvage (1). Les plus progressistes des philosophes s'accordent tout au plus sur la nécessité de substituer à l'esprit de violence et de conquête le noble dessein de « civiliser ». On voit comment ils ont pu contribuer à faire le lit de l'idéologie colonialiste.

Au contraire, au terme du **Supplément**, la distance qui sépare sauvage et civilisé s'est fortement réduite : l'homme sauvage devra certes se séparer de son « trop de rusticité », mais l'homme civilisé subira toujours « un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de son ancienne demeure » Quant à la leçon pratique à tirer de la confrontation :

B : « Imitons le bon aumônier, moine en France et sauvage à Tahiti.

A : Prendre le froc du pays où l'on va et garder celui du pays où l'on est ».

Bien peu sauront retenir cette leçon, et Diderot le sait bien, qui imagine dans le **Supplément** les adieux d'un vieillard tahitien au corps expéditionnaire de Bougainville : « *Pleurez, malheureux Tahitiens, mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci (2) dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux* ».

Si Diderot abandonne déjà dans le **Supplément** tout espoir d'humaniser les maîtres, c'est dans les pages qu'il écrit dans l'**Histoire du Commerce des deux Indes**, sous la signature de l'abbé Raynal, que, poussant le constat à son terme, il prêchera la révolte des esclaves noirs contre le sabre et le goupillon. □

Catherine HELBERT

(1) Du Club Méditerranée à la Nouvelle Droite, la pratique n'a d'ailleurs pas cessé.

(2) La croix que l'aumônier porte à la ceinture.

NOVEMBRE

10 Nuit du Reggae avec Azikmen, Ganga, Roots of Exile, du 13 au 24, Les Etoiles (venues du Brésil), et du 27 novembre au 1^{er} décembre, le groupe sénégalais de musique « afro-beat » Xalam, au Théâtre du Forum des Halles, 15 rue de l'Equerre d'Argent à Paris. Rens. (1) 297.53.47. □

20 Jusqu'au 25, Racisme et Résistance : aujourd'hui - les leçons de l'Histoire, un séminaire franco-allemand à l'initiative de la Cimade et d'Aktion Sühnezeichen, au Foyer d'Amitié Internationale de Rothau (Bas-Rhin), autour des thèmes : Le racisme au quotidien aujourd'hui en France et en RFA : les situations politiques et juridiques, la sensibilisation de l'opinion publique, la montée de l'extrême-droite ; l'histoire du fascisme : oubli, falsification et banalisation de cette histoire ; table-ronde : les leçons de l'histoire. Discussion entre combattants anti-fascistes français et allemands. Les formes et les possibilités actuelles de la lutte contre le racisme et pour la paix, avec Madeleine Barot, première secrétaire générale de la Cimade, Pasteur Aimé Bonifas, Marie-José Chombart de Lauwe et Jacques Grynberg de la FNRDIP, Werner Güngerich d'Aktion Sühnezeichen/Freidensdienste, Marcel Henriot, directeur d'animation de la Cimade et des anti-fascistes allemands. Rens. Cimade, 176 rue de Grenelle, 75007 Paris, tél. 550.34.43. □

20 Jusqu'au 23 décembre, à 20 h 30, (le dimanche à 16 h). Dialogues d'exilés de Bertolt Brecht, dans une mise en scène de Bernard Djaoui, au Théâtre 18, 16 rue Georgette Agutte, 75018 Paris. Rens. (1) 226.47.47. □

22 Le Centre Culturel Mathis, 15 rue Mathis, 75019 Paris, organise une conférence sur l'Autriche avec projection d'un film sur ce pays. Rens. (1) 241.50.80. □

27 Sixième Festival des trois continents de Nantes, jusqu'au 4 décembre. Au programme : les cinématographies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Rens. Nantes (40) 89.74.17. □

28 Les Bonnes de Jean Genet, par le Groupe O'Valet de Salvador de Bahia (Brésil) en français, dans une mise en scène d'Eric Podor, à la Salle Gérard

Philippe, 46 cours de la République à Villeurbanne (Rhône), jusqu'au 1^{er} décembre. Ce spectacle sera également présenté à Marseille, Paris, Saint-Etienne, Rennes, Colmar et Montpellier. Rens. ARC, tél. (7) 894.26.44. □

DECEMBRE

3 Le comité du MRAP des Mureaux, en association avec la Maison des jeunes, organisent jusqu'au 9 décembre, deux expositions Peuples d'ici et d'ailleurs et Quinze artistes peintres contre l'Apartheid, à la Maison des jeunes, rue Aristide-Briand, ainsi qu'un concours de dessins pour les classes de CM 1 et 2 sur le thème Dessine les gens de ton pays ou du pays de tes camarades, dans le cadre de la journée Tiers-Monde. □

4 A 20 h 30, Ondeko-za et ses tambours géants Ondaiko, à la Maison de la culture de Bourges, Place André-Malraux. Ondeko-za est un groupe de femmes et d'hommes qui jouent une musique primitive et contemporaine à l'aide d'instruments japonais : shakuhachi (flûte en bambou), shamisen (instrument à trois cordes) au programme également des danses de Buraki et Kabuki, scènes tribales avec tambours, danse du démon avec sabre et masques grinçants. Rens. (48) 20.13.84 □

8 A 20 h 30, Touré Kounda en concert au Théâtre Paul-Eluard, avenue de Villeneuve-St-Georges, à Choisy-le-Roi, dans le cadre d'une Semaine de solidarité avec les pays d'Amérique latine (1^{er} au 8 décembre). Rens. (1) 890.98.70. □

ET ENCORE

SUL AMERICA. La Bibliothèque-discothèque Valeyre organise, en novembre et décembre 1984, des expositions, débats, concerts et théâtre d'Amérique Latine.

• Le 9 novembre, à 20 h 30, la poésie chilienne, ces dix dernières années. Lecture de poèmes (avec traduction) par leurs auteurs : Luis Mizon, Waldo Rojas et Gustavo Mulica.

• Le 16, à 20 h 30, spectacle Tango, textes en français par Eve Griliquez, chants en espagnol et piano par Oscar Sisto, chanteur argentin.

• Le 24, à 17 h, Chants uruguayens, par Daniel Viglietti.

• Le 30, à 20 h 30, Luis Bocaz, professeur à la Sorbonne, présente un aspect de la littérature, la nouvelle, genre littéraire de beaucoup de grands auteurs latino-américains.

CONVERGENCE 84 POUR L'ÉGALITÉ

Pour le premier anniversaire de la Marche pour l'égalité, Convergence 84 veut « montrer qu'on peut vivre et lutter ensemble si on ne fait pas de la différence une barrière incontournable ».

Le samedi 3 novembre, cinq groupes partiront de cinq grandes villes : Dunkerque, Strasbourg, Marseille, Toulouse, Brest pour arriver à Paris le 1^{er} décembre. Le trajet se fera en mobylette (1) car « la France est comme une mobylette, pour avancer, il lui faut du mélange ». Chaque groupe comprendra un noyau de personnes d'origines voisines. Il y aura un noyau de Maghrébins, un d'Africains et d'Antillais, un de Portugais, un d'Asiatiques et un de Français.

Parmi les membres de ces noyaux, certains seront associés à un ami, un collègue de travail, un conjoint ou un voisin d'une origine différente : chacun roulant dans son groupe, ils se retrouveront à l'arrivée. Leur présence montrera la profondeur du mélange en France. Leurs retrouvailles démontreront la ressemblance de tous. Autour des noyaux, des personnes de toutes origines, individus volontaires, feront également tout le trajet. Cela permettra une présence de toutes les origines : Espagnols, Polonais, Bretons, Juifs, Italiens, Occitans, Pakistanais, Corses, Turcs, Gitans, etc. Cela permettra aussi de visualiser la diversité sur les cinq parcours. La convergence de ces groupes se fera à Paris et sera suivie d'un grand carnaval, les enfants y tiendront une large place, ainsi que de la reconstitution d'une fresque de 5 m sur 5, sorte de puzzle géant représentant la France de toutes les couleurs.

Pour tous renseignements : Coordination Nationale Convergence 84, 85 bis rue Ménilmontant, 75020 Paris, tél. (1) 366.34.64. C.C.P. 1021.50.N. Paris. □

(1) Cf. Différences n° 38, octobre 1984, p. 10.

• Le 1^{er} décembre, à 15 h, démonstrations et fabrications de livres-objets, de cerf-volants et de flûtes, par Mario Murua, Francisco Carro et Felipe Ramirez.

• Le 7, à 20 h 30, théâtre argentin avec Images de Mussolini en hiver d'Armando Llamas, mise en voix par le Théâtre Ouvert.

• Le 15, à partir de 18 h, grande fête sud-américaine à l'UCJG, 14, rue de Trévise, Paris 9^e. Rens. Bibliothèque-discothèque Valeyre, 24 rue Rochechouart, 75009 Paris, tél. (1) 285.27.56. □

CINEMA A AMIENS.

Du 16 au 24 novembre, les quatrièmes journées cinématographiques d'Amiens contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples. Au programme :

• Douze films inédits en compétition (qui donnent à voir les situations de discriminations ou d'exils, les rejets fondés sur la différence ethnique, culturelle...).

• Une sélection inédite en France de courts métrages documentaires indiens (Mani Kaul, Ritwik Ghatak, etc.), de 1949 à nos jours,

• Une section information faisant le point sur le cinéma noir américain, le cinéma des immigrations et des Beurs, cinéma et apartheid, le cinéma africain et les stars de la comédie arabe.

• Pour la première fois en

Europe, un Gros plan sur le cinéma des Caraïbes, avec notamment l'image des Caraïbes dans le cinéma hollywoodien (les pirates, les zombies, l'exotisme ; sélection réalisée en collaboration avec les Archives du Film de UCLA à Los Angeles), le cinéma réalisé dans les îles (Antilles, Cuba, Haïti, Porto Rico, Grenade, Trinidad...) et les exils (Etats-Unis, Angleterre, France).

Comme les festivals précédents, il sera ouvert au plus large public et sera décentralisé dans l'ensemble de la Picardie. Rens. Journées Cinématographiques d'Amiens, 36 rue de Noyon, 80000 Amiens, tél. (22) 91.01.44. □

COURS. Le Centre Sèvres, centre jésuite de formation, signale les cours suivants :

• Théologie africaine, par le P.N. Ossama, les vendredis de 20 à 22 h, du 2 novembre au 14 décembre.

• Philosophie chinoise, par M. I. Bergeron, les mardis (par quinzaine) de 20 à 21 h 30, du 13 novembre au 21 mai.

• Initiation à l'Islam, par le P. Serain, les lundis de 20 à 22 h, du 19 novembre au 11 février. Rens. et inscriptions au secrétariat, 35 rue de Sèvres, 75006 Paris, tél. (1) 544.58.91 de 14 h à 18 h. □

Agenda réalisé par Danièle SIMON

VOUS VOUS SOUVENEZ DE CELLE-LÀ ? C'ÉTAIT À L'HEURE DE VÉRITÉ... SUR LE COUP, ON Y AURAIT PRESQUE CRU.



LE RAISONNEMENT TIENT DEBOUT, MAIS MOI, SI JE N'AIME PAS LES BEAUX ET LES CONS, EST-IL JUDICIEUX DE ME TAXER DE RACISME ANTI-FRANÇAIS ?



...PURTANT J'AI TROUVÉ DANS UN JOURNAL D'EXTRÊME DROITE UN DE MES DESSINS ACCOMPAGNÉ D'UNE TELLE ACCUSATION...

Une « provocation raciste »



Dessin paru dans Tribune juive n° 834 du 30 août au 4 septembre. Comme quoi la loi Pleven — l'odieuse loi soi-disant anti-raciste de 1972 — ne s'applique jamais au racisme anti-français. Il est désormais officiellement admis qu'en France même les Français soient traités de « beaufs » et / ou de « Dupont-Lajoie ».



JE CROIS QUE CELA NÉCESSITE UNE PETITE MISE AU POINT.

D'ABORD JE SUIS FRANÇAIS, JE N'AI PAS CRÉÉ LES COMPATRIOTES, CELA ME SERAIT-IL INTERDIT LE FRONT NATIONAL CONSIDÉRERAIT-IL QUE LORSQU'ON EST JUIF, ON N'EST JAMAIS TOUT À FAIT FRANÇAIS ?



ET RUIS QUI VOIT ICI UNE ATTAQUE GÉNÉRALE CONTRE LES FRANÇAIS ? LE FRONT NATIONAL SE PRENDRAIT-IL POUR UNE RACE À PART ? ...

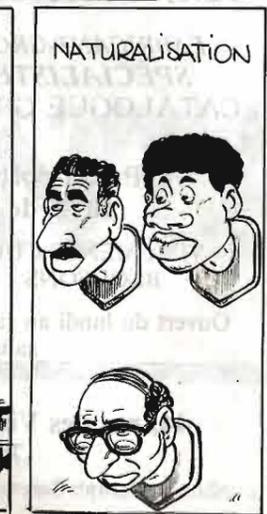


MAIS QUE LE FRONT NATIONAL SE RAS-SURE, JE NE VAIS PAS PLEURER CHEZ BADINTER QUAND ON ME TRAITTE DE RACISTE, MOI... C'EST PAS COMME CERTAINS



ATTENTION À CE QUE VOUS INSINUEZ !

ALLONS ! FOIN DE CES VILES CALOMNIES ! IL N'Y A RIEN DE RACISTE DANS LES PROPOSITIONS DU FRONT NATIONAL : DÉPART OU NATURALISATION DES IMMIGRÉS.



POUR TERMINER, JE VOUS PROPOSE UNE AMUSANTE DEVINETTE : UN RACISTE SE DISSIMULE IGNOMINIEUSEMENT DANS CE DESSIN, SAURIEZ-VOUS LE RETROUVER ? *



JE DÉDIE CETTE PAGE DE BANDE DESSINÉE À MA CONSEILLER ELKRIEF DE "LIBÉRATION" !



sartec
SERVICE A L'INDUSTRIE

**UN AVENIR BASE SUR
LA DIVERSIFICATION
DES SERVICES
DE HAUTE TECHNOLOGIE**

Siège social : 5, rue de Turin - 75008 Paris
Tél. : (1) 293.58.58 - Télex : 641 781



BANQUE PARISIENNE DE CREDIT

une banque

à dimension humaine

*Le bon accueil au quotidien
près de chez vous*



SIEGE SOCIAL
56, RUE DE CHATEAUDUN 75009 - PARIS
TEL. 280.68.68

DES MAGASINS POUR DES TEMPS NOUVEAUX



**BESANCON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES :
72, avenue Gabriel-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place**

Frank of fils
80, RUE DE PASSY, PARIS PARLY II
ET MAINÉ-MONTPARNASSE

**L'AGNEAU DORÉ
CRÉATIONS PARIS-CUIR
TÉL. 206.89.17 (lignes groupées)**

*FABRICANT-GROSSISTE-VENTE DIRECTE
SPÉCIALISTE DE LA FOURRURE
CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE*

*Prêt-à-porter hommes-femmes
10 % de remise à la caisse*

*VÊTEMENTS CUIR - MOUTON RETOURNÉ
BLOUSONS - VESTES - MANTEAUX*

*Ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 19 heures,
sans interruption*

**44, rue des Vinaigriers (dans la cour)
75010 Paris**

Métro : Gare de l'Est - Jacques Bonsergent

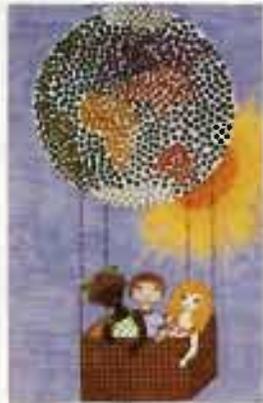


**BESANCON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place
GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record**

ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpents"

enfants d'ici enfants d'ailleurs



Sélection des meilleurs dessins
du concours international patronné par :



Mouvement contre le Racisme et
pour l'Amitié entre les Peuples
89, rue Oberkampf - 75011 Paris France. Tél. : 806.88.00.



Radio France Internationale
B.P. 9516 - 75762 PARIS CEDEX 16 FRANCE

Différences Le magazine de l'amitié
entre les peuples

89, rue Oberkampf - 75011 Paris France. Tél. : 806.88.33.

*Ce magnifique calendrier 1985,
illustré par les meilleurs dessins
de notre concours « Dessine les
gens de chez toi et d'ailleurs »
est à vous pour 40 F (35 F + 5 F
de frais d'envoi). Passez vos
commandes, accompagnées
d'un chèque à :*

**Différences (calendrier 1985)
89, rue Oberkampf
75011 PARIS**

Sans oublier de préciser l'adresse à laquelle vous désirez le recevoir.